

ROMAN

France Théoret
au pays du mensonge
Page F 3



ESSAI

Lise Gauvin,
de Rabelais à Ducharme
Page F 4



LE DEVOIR

LIVRES



La cendre des livres

JEAN-FRANÇOIS NADEAU
LE DEVOIR

Par où commencer à l'heure d'évoquer la destruction des livres? Les exemples, nombreux, remontent à l'Antiquité. Depuis toujours, comme dans *Le Nom de la Rose*, ils mettent souvent en scène des hommes qui se prennent pour Dieu ou qui se croient aux prises avec Lui.

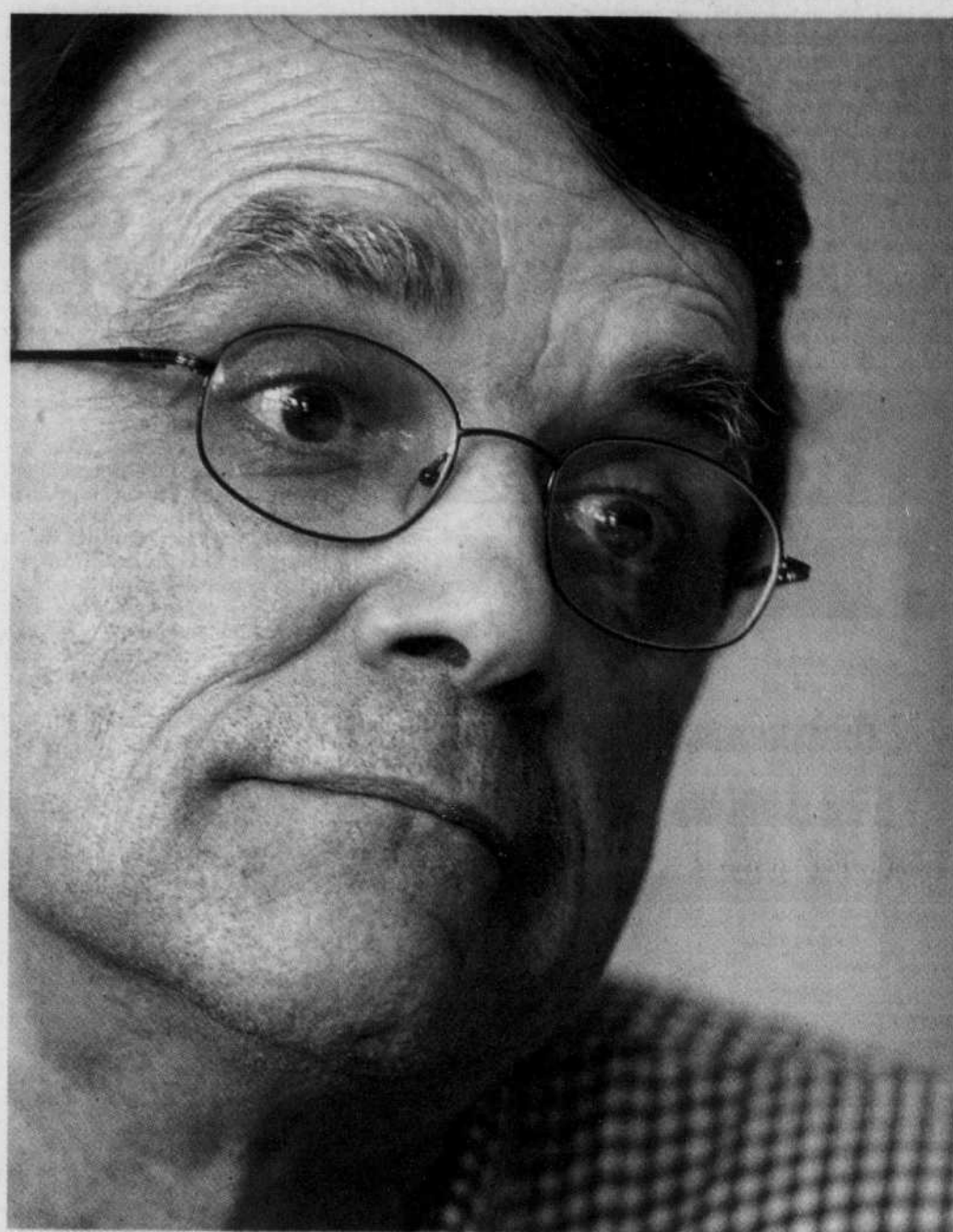
Tenez: en 590, Grégoire I^{er}, pape, futur saint, fit brûler tout ce qu'il trouva de Cicéron, de Tite-Live et d'autres auteurs classiques, furieux que ses fidèles les préférèrent à la lecture du Nouveau Testament. En Terre sainte, les croisés s'appliquèrent à mettre le feu aux bibliothèques musulmanes pour ne laisser que haine sur leurs cendres. Mais les schismes intrinsèques à la religion de Mahomet causèrent plus fréquemment la perte des bibliothèques arabo-musulmanes que la bêtise des croisés, explique en substance Lucien Polastron dans son remarquable *Livres en feu*.

Sait-on que dans le Nouveau Monde les hommes de Cortés firent en sorte de détruire des salles entières de quipus, ces cordelettes colorées, documents de mémoire pour l'histoire, la bureaucratie et l'astronomie des Incas? En 1583, le concile de Lima ordonna de brûler tout ce qui subsistait de cette «magie» des sauvages. Quelques années plus tôt, Juan de Zumárraga, évêque de Mexico avant de devenir inquisiteur en Espagne, fit brûler les codices aztèques. Sur la place du marché, c'est alors «une montagne» qui brûle, rapporte-t-on. Que reste-t-il des livres de ces premières bibliothèques du Nouveau Monde? Rien ou presque. Quatorze ouvrages très exactement. Un à Vienne, réalisé sur soixante-cinq peaux de cerf. Madrid conserve un des plus beaux, acheté à des descendants de Cortés, évidemment...

Durant la Révolution française, des manuscrits anciens furent déchirés afin que leurs grandes pages servent de bouffe à la poudre des canons. Dans ce renversement sans mesure de l'Ancien Régime, on perdit des dizaines de milliers de volumes dont les restes furent consommés par les latrines, la vermine et la pourriture.

Pourquoi pense-t-on d'abord et presque toujours aux nazis lorsqu'il est question de la destruction des bibliothèques? Leur exemple n'est pourtant pas unique à travers les âges, loin de là, mais le caractère systématique de leurs entreprises fit peut-être plus frémir que d'autres. En Pologne nazifiée,

VOIR PAGE F 2 : CENDRE



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Philippe Haeck

Testament d'un non-enseignant

«Lève-toi esclave, délie tes mains, délie tes pieds, casse l'étau qui moule ton esprit, délivre-toi de ton masque de complaisance.»

À le lire et à l'entendre, on croirait qu'il a rajeuni à force d'enseigner, ce qui est chose rare. Pourtant, c'est un livre de nouveau retraité, une sorte de testament de professeur, que Philippe Haeck vient de signer avec son dernier ouvrage, *L'École des ponts jaunes*, paru chez VLB. Rencontre avec un partisan du non-enseignement.

CAROLINE MONTPETIT
LE DEVOIR

Le pont jaune, c'est un lieu d'échange dont l'auteur a rêvé. Celui où étudiants et professeurs se rencontreraient pour échanger des idées, des textes. Le pont jaune, c'est l'école idéale, celle qui n'existe pas, une école que Philippe Haeck a quand même tenté d'inventer, au jour le jour durant ses trois décennies d'enseignement, et au sujet de laquelle il livre, dans ce dernier ouvrage, quelques certitudes. Philippe Haeck fréquente l'école depuis 50 ans, puisqu'il y est entré à cinq ans. Pourtant, ce n'est que la vingtaine bien entamée, en plein cœur des années 70, alors qu'il enseignait depuis déjà cinq ans, que le sentiment de l'échec de l'enseignement traditionnel qu'il dispensait est survenu.

Dissertations, notes, directives de professeur, la fatuité de ce cirque, appris sur les bancs de l'université, lui est apparue dans toute sa vanité. C'est aussi l'époque où Philippe Haeck côtoie Patrick Straram, alias Bison ravi, ce poète qui avait toujours fait «de musique, de films, de livres, de femmes, d'amis». Aux côtés de cet autodidacte, Haeck le diplômé de troisième cycle universitaire, Haeck l'étudiant modèle, découvre que, «si l'art ne met pas en jeu l'expérience d'être un homme, une femme, la passion de vivre, il ne sert qu'à reconduire la passivité générale». Alors que la lecture du roman de Straram, *La Faim de l'énigme*, l'avait d'abord laissé perplexe, le poète le guide ensuite subtilement

ment au service de la vie; «les notes et les classements sont toujours une erreur».

Et c'est alors que Haeck a redécouvert l'enseignement dans la liberté. Et depuis, il ne croit plus à l'école, avec son cortège de diplômés. Il a déserté cette école qui valorise ceux qui apprennent vite et oublie tout aussi vite, celle qui tue l'initiative, l'originalité, voire la curiosité. Il l'a depuis longtemps reléguée aux oubliettes. Depuis, il s'en est remis aux élèves qui lui sont confiés pour apprendre chaque jour un peu plus de la vie.

«Je n'ai pas le droit d'ennuyer ces jeunes-là»

C'est donc à la fois un témoignage et un rêve, qui a souvent des consonances poétiques, que *L'École des ponts jaunes*. En le lisant d'ailleurs, on croit rêver, tant ce discours est loin de la réalité connue des écoles-prisons, où, particulièrement au secondaire, les élèves sont contraints d'assimiler une matière toute opposée aux élans qui leur sont propres, aux élans d'adolescence.

«L'école, il y a de quoi rager, réussit à faire de l'étude une corvée pénible alors qu'elle ne saurait être que quête de lumière-d'air, de partage avec d'autres», écrit Haeck.

Mais pour partager, il faut être libre. Philippe Haeck, alors qu'il «non-enseigne», n'imposait aucun sujet à ses élèves. En entrant en classe donc, personne, ni lui ni ses élèves, ne savait vraiment de quoi ils allaient parler. D'où la surprise toujours renouvelée, le contraire, en quelque sorte, de ce qui caractérise l'enseignement d'aujourd'hui.

La réussite d'un cours, les élèves y étaient donc pour beaucoup. Aussi, Philippe Haeck a intégré à son livre une centaine d'extraits de poésie et de réflexions tissés par ses étudiants. On les imagine avec plaisir, ces jeunes au tournant de l'âge adulte, provenant de tous les milieux, penchés sur une feuille blanche en train de tracer ces mots: «Tout seul, je ne sais pas regarder le ciel, je ne sais pas ce qu'est le ciel. Tout seul, le ciel n'est qu'une vaste intention, très triste, je pense à cela avec une main d'enfant dans la mienne.» Ou encore: «Lève-toi esclave, délie tes mains, délie tes pieds, casse l'étau qui moule ton esprit, délivre-toi de ton masque de complaisance.» On sait aussi le pouvoir de ces mots, qui seront ensuite peut-être publiés dans le recueil que le professeur assemble annuellement, ne serait-ce que sur la vie de ces mêmes étudiants.

VOIR PAGE F 2 : HAECK

vers une littérature sentie, vécue, humaine.

Cette attitude, il l'a puisée aussi dans les écrits de Célestin Freinet, cet homme qui est père d'un mode de pédagogie alternatif en France et qui avait écrit un petit livre intitulé *Le Texte libre*, qui faisait tourner la pédagogie autour des textes de création des élèves. Parmi les principes énoncés par Freinet en 1964, on retrouve entre autres: «l'enfant est de même nature que nous»; «être plus grand ne signifie pas forcément être au-dessus des autres»; «la mémoire, dont l'école fait tant de cas, n'est valable et précieuse que lorsqu'elle est vrai-



Félicitations à Serge Denis
finaliste au Prix Trillium

SERGE DENIS
SOCIAL-DÉMOCRATIE ET MOUVEMENTS OUVRIERS
la fin de l'histoire?



Essai
228 pages • 24,95 \$

Boréal
www.editionsboreale.qc.ca

LIVRES

CENDRE

En Chine, les petits soldats de Mao détruisirent des millions de volumes témoins d'un savoir millénaire

SUITE DE LA PAGE F 1

les archives du diocèse de Pelilin, avec leurs manuscrits du XII^e siècle, servent à chauffer les fourneaux de raffinerie de sucre tandis que les Brandkommandos, ces soldats du feu, ont pour mission de détruire les bibliothèques et les mémoires qu'elles préservent. Au même moment, plusieurs hauts dignitaires du Reich, à commencer par Hermann Goering, trouvent à enrichir prodigieusement leurs bibliothèques grâce au pillage. Qu'est-il advenu de ces livres rares accumulés souvent au détriment de la vie de leur propriétaire légitime? À la fin de la guerre, plusieurs ont été détruits ou tenus pour tels. Mais combien d'officiers des armées alliées, dans les vestiges des belles résidences nazies, ont à leur tour fait main basse sur ces trésors du patrimoine livresque?



© HULTON-DEUTSCH COLLECTION / CORBIS
Une bibliothèque à Londres après un bombardement nazi.

À Westmount, un ancien officier de l'armée canadienne, amoureux de l'Amérique française autant que de sa femme écrivaine, conserve dans la pièce attenante à son salon quelques grands et précieux livres français du XVII^e siècle qu'il cueillit tout bonnement dans une résidence de Goering. Ceux-ci arrivèrent au Canada grâce aux postes de la Couronne britannique, enveloppés dans une simple nappe découpée avec une dague nazie trouvée sur les lieux de la débacle.

L'Asie connut pire. En Chine, pour ne parler que d'elle, les petits soldats de Mao détruisirent des millions de volumes témoins d'un savoir millénaire. Il va sans dire que nos marxistes des an-

nées 1970 nièrent ces destructions, parfois sur la base de leur lecture de la revue française *Tel Quel* de Philippe Sollers, lequel pose d'ailleurs aujourd'hui, entre autres, en défenseur éclairé de la littérature universelle...

Le vernis de respectabilité que le cours de l'histoire donne aux hommes dissimule parfois certains aspects de leur nature. Ainsi Saddam Hussein offrit-il 21 millions de dollars pour construire une nouvelle grande bibliothèque à Alexandrie, près de celle que César ordonna de détruire.

Qu'at-on perdu dans le saccage répété de grandes bibliothèques de l'humanité? On ne le saura jamais exactement, même si certains bibliothécaires consciencieux ont dressé des fichiers de livres disparus qui donnent le vertige.

Les collectionneurs eux-mêmes ne furent pas toujours les meilleurs amis des livres. Ainsi, le baron von Aretin de Munich, grand collectionneur de femmes autant que d'incunables, fut chargé d'écarter les abbayes de la Bavière sécularisées. Il y découvrit un recueil de chants en latin intitulé *Carmina burana* et quelques autres trésors. Mais une douzaine de milliers d'ouvrages y furent délaissés...

La bêtise d'ici et d'ailleurs

Le feu et surtout la bêtise furent toujours les grands rongeurs d'une part irrécupérable de l'histoire de l'humanité. Même ici: L'écrivain Jacques Ferron raconte, dans ses *Escarmouches*, que son libraire préféré, Bernard Amtmann, avait mis la main sur une partie de la bibliothèque de l'archevêché de Montréal. Celle-ci contenait des livres annotés de la main de M^{re} Lartigue, notre premier évêque. À l'archevêché, on avait tout simplement décidé de faire de la place: un premier camion rempli de livres partit en direction du dépôt. En hâte, le bouquiniste fit en sorte que le second camion arrive chez lui. Ainsi Ferron put obtenir le *Dictionnaire des cas de conscience* de l'abbé de Pontas, deux gros in-quarto, qui l'inspirèrent semblait-il beaucoup dans la rédaction de ses fameux contes.

On détruit plus facilement ce que l'on ne connaît pas. Contre l'ignorance du monde des livres, la lecture des travaux de Jacques Michon et de son équipe demeure incontournable. Vient de paraître, chez Fides, le second volume de

leur admirable *Histoire de l'édition littéraire au Québec au XX^e siècle*. On y remonte l'histoire à la fois des éditeurs et de leurs diffuseurs au cours des années où émerge vraiment l'édition moderne au Québec, c'est-à-dire durant la Seconde Guerre mondiale et dans l'immédiat après-guerre. Place à la rencontre d'éditeurs tout à fait amoureux de leur travail: celui des Roland Giguère, des André Goulet, des Gaston Miron et de bien d'autres. À la lecture, on rêve d'un centre qui serait consacré à l'apprentissage des métiers du livre, à l'étude de l'édition et à la transmission des savoirs qui l'accompagnent: imprimerie, typographie, reliure, art graphique, etc. Et pourquoi pas dans les lieux mêmes de l'ancienne Bibliothèque Saint-Sulpice, dont la chute symbolique est pour l'instant programmée avec l'ouverture de la Grande Bibliothèque?

LIVRES EN FEU

HISTOIRE DE LA DESTRUCTION SANS FIN DES BIBLIOTHÈQUES
Lucien H. Polastra
Denoël
Paris, 2004, 430 pages

HISTOIRE DE L'ÉDITION LITTÉRAIRE AU QUÉBEC AU XX^e SIÈCLE

LE TEMPS DES ÉDITEURS 1940-1959
Sous la direction de Jacques Michon
Fides
Montréal, 2004, 534 pages

ÉCHOS

La Journée du livre politique

(Le Devoir) — Dans une perspective libérale, la Journée du livre politique au Québec présente, cette année encore, deux tables rondes afin de susciter l'intérêt d'un vaste public à «la diffusion des connaissances sur les institutions parlementaires québécoises». Ces tables rondes réuniront notamment Louis Balthazar, Guy Lachapelle, Anne Légaré et Laurent Laplante. Elles seront présentées le 13 avril à la Bibliothèque de l'Assemblée nationale, à compter de 14h (www.assnat.qc.ca).

La présence haïtienne au Québec

(Le Devoir) — Pour souligner les 50 ans de présence de la communauté haïtienne au pays, la galerie

Mosaikard présente une exposition intitulée *Lettres et sons créoles*. Une exposition de livres de différents auteurs d'origine haïtienne de même que le lancement du magazine *Avril*, premier magazine pour les femmes noires au Québec, sont notamment au programme. Soirée spéciale le 8 avril et exposition au public du 12 avril au 1^{er} mai, de 11h à 18h au 4897 du boulevard Saint-Laurent à Montréal. Pour information: (514) 849-3399.

La flore du Québec

(Le Devoir) — Photographe, passionné par les sciences et la botanique, Michel Sokolyk vient de faire paraître *Explorer la flore du Québec* (Éditions de l'Homme), un remarquable album de photos et une mine de renseignements pour qui souhaite être guidé à travers marais, tourbières, champs et forêts du Québec. L'ouvrage comprend huit parties qui permettent de mieux situer facilement les végétaux de notre milieu.

HAECK

SUITE DE LA PAGE F 1

Heureux, donc, ceux qui auront goûté à cet enseignement libéral tout empreint des valeurs des années qui ont suivi la révolution de 1968. Heureux, aussi, Philippe Haeck, qui estime avoir eu la chance de pratiquer son métier comme il l'entendait, dans l'enceinte tolérante du cégep de Maisonneuve. Mais aujourd'hui, un an après avoir pris une retraite qu'il ne regrette pourtant pas, Philippe Haeck dénonce le retour de l'école à des valeurs plus conservatrices.

Pour lui, ce retour du balancier ramène précisément à tout ce qu'il a détesté de l'école, à ses premières années d'enseignement, où, incarnant le personnage nommé Sévère Saitout dans son livre, il «était rendu tellement bon en donnant les cours qu'il n'avait plus besoin de penser à ce qu'il disait». Et il se souvient encore avec vivacité de l'ennui que ses cours inspiraient alors à ses élèves, hormis quatre ou cinq premiers de

classe qui y puisaient matière à méditation. «Je me suis dit cela, ça n'a aucune allure. Je suis payé pour les 40, pas pour les quatre ou cinq qui me ressemblent. Je n'ai pas le droit d'ennuyer ces jeunes-là.»

C'est donc à ces jeunes qu'il a donné la parole, tout en leur suggérant, à chaque cours, quatre ouvrages de littérature à lire. Des évaluations prévues par le programme, il n'a toujours donné que le minimum. Restent au professeur ces recueils emplis des passions, des doutes, des colères, de la sensualité, de la révolte de ces étudiants, qui somme toute, à travers cette carrière bien remplie d'enseignant, ont donné au moins autant qu'ils ont reçu, ce qui est peut-être, on en conviendra, la seule véritable façon d'apprendre quelque chose de la vie.

L'ÉCOLE DES PONTS JAUNES
Philippe Haeck
L'Hexagone
Montréal, 2004, 145 pages

Série présentée du 28 janvier au 7 avril 2004 à 19h30 au Studio-théâtre de la Place des Arts
Elaborée par Michelle Corbelli et Stéphane Lépine

Le Studio littéraire

un espace pour les mots

Le mercredi 7 avril à 19h30
Les Quêteurs d'autrefois à nos jours

Une soirée de contes en compagnie de Nadine Walsh, Claudette L'Heureux, Frank Sylvestre, François Lavallée et Danielle Brabant. Présenté en collaboration avec «les Productions si on rêvait encore» dans le cadre du Festival de conte de bouche à oreille.

Joan Dalmain
Lou Babin
Stanley Pean
Françoise Faucher
Marcel Pomerle
Robert Lalonde
Geneviève Lotarte

Billetterie : (514) 842-2112
Sans frais : 1 866 842-2112
www.pda.qc.ca
Entrée : 15 \$ / Étudiants : 10 \$

Place des Arts Québec

Librairie Renaud-Bray

Le baromètre du livre au Québec

Palmarès des ventes 24 au 30 mars 2004

1	Polar	DA VINCI CODE	D. BROWN	Lattès	2
2	Roman	LA PROCHAINE FOIS	M. LEVY	Robert Laffont	4
3	Psychologie	GUÉRIR	SERWAN-SCHREIBER	Robert Laffont	50
4	B.D.	OPERATION MONTE CRISTO, t. 16	VANCE/VAN HAMME	Dargaud	2
5	Roman Qc	L'HISTOIRE DE PI	Y. MARTEL	XYZ éd.	33
6	Cuisine Qc	BON POIDS, BON CŒUR AU QUOTIDIEN	GLOUTIER/DUMESNIL	Flammariion Qc	4
7	B.D.	BOING ! BOING ! BUNK ! n° 9	MIDAM	Dupuis	2
8	Essais Qc	MARCEL TESSIER RACONTE... t. 1	M. TESSIER	L'Homme	2
9	Psychologie Qc	DEMANDEZ ET VOUS RECEVREZ	P. MORENCY	Transcontinental	73
10	Essais Qc	MARCEL TESSIER RACONTE... t. 2	M. TESSIER	L'Homme	2
11	Spiritualité	LE POUVOIR DU MOMENT PRÉSENT	E. TOLLE	Ariane	181
12	Roman	LA FEMME QUI ATTENDAIT	A. MAKINE	Seuil	9
13	Biographie	MÉMOIRES	F. PAHLAVI	XO éd.	7
14	Essai	TOUTS AUX ABRIS !	M. MOORE	Boréal	5
15	Fantastique Qc	LES CHEVALIERS D'ÉMERAUDE, t. 4 - La princesse rebelle	A. ROBILLARD	de Mortagne	6
16	Roman Qc	IOTÉKHA	R. LALONDE	Boréal	4
17	Psychologie	QUI A PIQUÉ MON FROMAGE ?	J. SPENCER	Michel Lafon	173
18	Biographie Qc	J'AI SERRÉ LA MAIN DU DIABLE	R. DALLAIRE	Libre Expression	23
19	Roman Qc	SORCHA DE MALLAIG	D. LACOMBE	vib éditeur	5
20	Loisirs Qc	LES MORDUS, n° 6	M. HANNEQUART	Rudel Médias	3
21	Jeunesse	ARTHUR, t. 3 - Un croisé à Venise	K. CROSSLEY-HOLLAND	Hachette	2
22	Polar	BÂTON ROUGE	P. CORNWELL	Calmann-Lévy	3
23	Jeunesse	HARRY POTTER ET L'ORDRE DU PHÉnix	J. K. ROWLING	Gallimard	18

NOUVEAU SUR LES RAYONS

MARCEL TESSIER *Marcel Tessier raconte... t. 2*, Marcel Tessier, éd. de l'Homme
Marcel Tessier nous fait revivre de véritables fresques historiques: il retrace les personnages déterminants de notre histoire et livre un portrait exceptionnel des enjeux politiques de chaque époque.

PAUL AUSTER *La nuit de l'oracle*, Paul Auster, éd. Actes Sud/Lemac
L'écrivain Sidney Orr découvre une nouvelle papeterie. Il entre et achète un objet qui le fascine étrangement: un simple carnet bleu. Dès lors, l'inspiration lui vient d'une idée d'histoire extraordinaire...

DA VINCI CODE, Dan Brown, éd. JC Lattès
Jacques Saunière, le conservateur en chef du Louvre, a été retrouvé assassiné. Au côté du cadavre, la police a trouvé un message codé...

Jacques Parizeau, t. 3: Le Régent (1985-1995), Pierre Duchesne, éd. Québec Amérique
La suite et fin tant attendue! Une biographie exceptionnelle, à lire absolument.

24	Roman Qc	UN PETIT PAS POUR L'HOMME	S. DOMPIERRE	Québec Amérique	8
25	Psychologie	VIVRE	M. CSIKSZENTMIHALYI	Robert Laffont	7
26	Dictionnaire Qc	DICTIONNAIRE QUÉBÉCOIS INSTANTANÉ	MELANÇON/POPOVIC	Fides	9
27	Biograph. Qc	UN AUTOMNE AU LOFT	J. LEMAY	les intouchables	4
28	Fantastique Qc	LES CHEVALIERS D'ÉMERAUDE, t. 1 - Le feu dans le ciel	A. ROBILLARD	de Mortagne	76
29	Jeunesse	LES EXPÉRIENCES DES DÉBOUILLARDS	COLLECTIF	Bayard	23
30	Roman	IMPÉRATRICE	S. SHAN	Albin Michel	27
31	Cuisine	THE ULTIMATE WEIGHT SOLUTION	P. MCGRAW	Simon & Shuster	28
32	Psychologie	QUESTIONS DE PARENTS RESPONSABLES	F. DUMESNIL	L'Homme	7
33	Dictionnaire Qc	1300 PIÈGES DU FRANÇAIS	C. CHOUINARD	La Presse	12
34	Biograph. Qc	POUR QUATORZE DOLLARS, ELLES SONT À VOUS	C. LOMEZ	Publistar	2
35	Roman Qc	LE MILLIONNAIRE, t. 2	M. FISHER	Québec Amérique	3
36	Biographie	ET QUE ÇA SAUTE !	M. TALON	Stanké	5
37	Actualité	L'AGRESSION	J. COULON	Athéna	4
38	Psycho. Qc	VICTIME DES AUTRES, BOURREAU DE SOI-MÊME	G. CORNEAU	L'Homme	29
39	Psycho. Qc	LES MASQUES TOMBENT	P. MORENCY	Transcontinental	19
40	Biograph. Qc	LA VRAIE HISTOIRE D'ÉMILIE BORDELEAU	N. JEAN	de Mortagne	8
41	Psychologie	CESSEZ D'ÊTRE GENTIL, SOYEZ VRAI !	T. D'ANSEMBOURG	L'Homme	167
42	Psychologie	ET MOI ALORS ?	P. MCGRAW	Marabout	3
43	Jeunesse	LES LARMES DE L'ASSASSIN	A.-L. BONDOUX	Bayard	23
44	Essai Qc	CES RICHES QUI NE PAIENT PAS D'IMPÔTS	B. ALEPIN	du Méridien	9
45	Roman Qc	LES FILLES DE CALEB, t. 3 - L'abandon de la mésange	A. COUSTURE	Libre Expression	21

▼ : Coup de Cœur RB ■ : Nouvelle entrée ■■ : Nbre de semaines depuis parution

Plus de 1000 Coups de Cœur, pour mieux choisir.

25 succursales au Québec
www.renaud-bray.com

C'EST TOUJOURS À VOUS QUE JE PARLE

FICTION ÉPISTOLAIRE

Sylvie Gagnon

Un récit de voyage actuel au pays de l'âme et des mots. Ce roman regorge de magnifiques passages, que l'on savoure avec respect et attention.

LES ÉDITIONS VARIA 132 pages • 17,95 \$
WWW.VARIA.COM

SYLVIE GAGNON

Dominique Nantel

Chronique familiale loufoque, résolument actuelle, *De l'autre côté du Nombрил* est une formidable réflexion sur la maternité, sur l'événement solennel que constitue la perspective de projeter un enfant dans le monde extérieur lorsqu'on apprend que l'on donnera bientôt la vie et nécessairement un jour aussi la mort à un être fragile, en gestation.

De l'autre côté du NOMBRIЛ

DOMINIQUE NANTEL roman

De l'autre côté du NOMBRIЛ

L'ANCTÔT ÉDITEUR

ACHETER UN LIVRE DE L'ANCTÔT ÉDITEUR, C'EST ENCOURAGER LA CULTURE QUÉBÉCOISE



LITTÉRATURE

ROMAN QUÉBÉCOIS

Le «trafiquier» de mémoire

D'abord, il y a la manière. Un mélange de distance narquoise et de connaissance portées par une écriture brève, précise, presque clinique. Puis la dimension féministe qui colore le roman. Enfin, les motivations de l'écrivaine résumées en une courte phrase: «*Elle attendait des livres un déchiffrement de la réalité.*»

Nous sommes au Québec, au début des années 1970. Les groupes d'extrême gauche «marxistes-léninistes» se développent rapidement. Des intellectuels progressistes et des militants tentent de s'approprier les outils d'analyse marxiste pour créer un espace culturel et social inédit.

Les *apparatchiks vont à la mer* raconte l'adhésion d'un artiste de gauche à l'idéal communiste pour satisfaire ses ambitions personnelles. Il dénonce le silence complice des intellectuels sur les ténèbres totalitaires du régime stalinien. L'action du roman se déroule dans le milieu de l'avant-garde culturelle et picturale montréalaise.

Vibrant plaidoyer pour l'autonomie de l'art, la liberté d'expression et l'indépendance de l'artiste, ce quatrième roman de France Théoret, de la jonction de la fiction, de l'histoire, du journal, de la philosophie et de la psychanalyse, est certainement son ouvrage le plus ambitieux, le plus engagé et le plus risqué intellectuellement.

Une vie avec les livres et un homme aimé

«*Son corps n'était pas vivant au temps heureux.*» Jeune fille sensible et romantique, Louise garde en elle les traces d'une éducation étriquée et moralisatrice. Des peurs et des anxiétés innombrables dissipent le peu de joie qui entre dans sa vie. Après des années d'attente vaine, elle rencontre Mathieu. Ils connaissent la ferveur d'être deux, amoureux. L'écriture, pudique et retenue, s'enroule autour des corps enfiévrés, célèbre l'ivresse des sens. Le bleu du ciel est limpide.

Mathieu est professeur d'histoire de l'art à l'université. Durant les années 1970, l'avant-garde picturale formaliste s'essouffle et ne progresse plus. La peintre, enfermée dans cette tendance artistique, est en



Suzanne Giguère

de devenir un nouvel académisme. Mathieu affirme que le temps est venu de redéfinir un art nouveau dans l'espace culturel nord-américain. Il compte s'inspirer de la pratique des peintres de l'avant-garde russe du début du XX^e siècle comme Kazimir Malevitch. Grande figure de l'art pour l'art, de l'art détaché de toutes fonctions sociales ou politiques, d'abord soutenu par le régime soviétique, le peintre est écarté de la scène culturelle au profit des artistes «réalistes-socialistes», jugés moins subversifs.

Un groupe d'artistes se forme autour de Mathieu. Son prestige croît. Il accède au cénacle de l'avant-garde culturelle. L'intellectuel à l'ambition dévorante se voit déjà à la tête de la prochaine avant-garde internationale. Il sera communiste pour faire partie des personnages influents qui exercent le pouvoir. Le nouvel apparatchik — membre du Parti communiste — adhère au Parti stalinien et à «la politique de la soumission de la vie intellectuelle et artistique aux mots d'ordre du parti». Le parti décide que l'art nouveau doit s'inspirer du «réalisme socialiste» établi par Staline en 1934. Mathieu tient pour impossible cette esthétique. Qu'à cela tienne, il la défendra.

Il joue gros. Il risque de perdre sa crédibilité et sa réputation auprès de ses collègues universitaires et du milieu artistique à cause de sa subordination au parti. Le brillant tacticien cache ses nouvelles activités, cultive l'art du secret, de la dissimulation et du mensonge. Louise ne le reconnaît plus. Elle a de-

vant elle un homme recomposé, au comportement autoritaire, stalinien.

Ecrivaine, féministe, elle devient une menace pour son compagnon. Une rivale. Le discours officiel du parti prône la réalisation de la pleine égalité des hommes et des femmes. Dans les faits, le parti s'oppose à tous les mouvements de femmes, qu'il juge bourgeois et diviseurs du mouvement ouvrier. Plusieurs années après leur séparation, quand Louise lui arrache le divorce, Mathieu a à son égard un geste méprisable. Sa malhonnêteté intellectuelle atteint des sommets. Au tribunal, les livres de Louise sont utilisés comme pièces à conviction contre elle, comme une preuve de sa supposée mauvaise conduite. «*L'art dénoncé comme une maladie petite-bourgeoise n'était plus une position théorique. Mathieu était passé à l'acte. Son terrorisme intellectuel visait à m'annihiler. L'événement qui avait eu lieu au palais de justice allait de pair avec son esprit totalitaire.*» Le procès de divorce est travesti en procès politique. Louise avait recherché une vie amoureuse et une vie avec les livres, elle vit la guerre des sexes.

Le captif stalinien

1980. Délégué par le parti pour représenter les universitaires et les artistes québécois à Moscou, Mathieu est conquis dès son arrivée par «la grande famille, la communauté fraternelle, le sentiment d'être ensemble, unanime et visionnaire». La pensée révolutionnaire le soutient. À son grand étonnement, ses hôtes soviétiques lui font comprendre que «l'art propagandiste au service d'une cause» est dépassé en cette fin de siècle. Au Québec, la première tentative d'art réaliste-socialiste est un échec. L'époque triomphaliste de l'extrême gauche stalinienne bat de l'aile. On assiste aux premières désertions du parti.

1988. Certains militants font leur autocritique. Ils n'ont pas assez de mots durs pour dénoncer leur passé stalinien. D'autres demeurent captifs et enchaînés à ce même passé. Mathieu, l'homme aux

identités multiples, entre dans une valse-hésitation. Son passé devient intolérable et encombrant. Il se pose en victime, trafique sa mémoire. «*On me rattache à une avant-garde engagée, et pourtant j'ai toujours été formaliste.*» Il s'exile à New York et à Paris, flaire les nouvelles tendances artistiques, prêt à d'autres ruses et d'autres servilités. Sa dissimulation n'a pas de fin.

Louise, poussée par son amour de la littérature russe, son désir de saisir la réalité du communisme et de retracer les signes du régime stalinien, séjourne avec son nouveau compagnon slave à Sochi, sur la rive orientale de la mer Noire. La ville de villégiature abrite une des anciennes datchas (maisons de campagne) de Staline. Les privilégiés du système, les apparatchiks, y séjournaient au début des années 1950. Louise cherche le sens global de son voyage «*au pays du mensonge.*» Elle s'y perd. «*Mon esprit s'épuise dans la quête de l'introuvable synthèse.*»

Une incursion inédite

Les *apparatchiks vont à la mer* propose une incursion inédite dans le passé des groupes stalinien des années 1970 au Québec. Le roman témoigne clairement de la faillite morale et intellectuelle du système totalitaire soviétique. Il pourfend l'esprit sectaire et dogmatique de l'idéologie communiste. En cela, il s'inscrit dans la mouvance des écrits antimarxistes des dernières années.

Sans «la synthèse de la pensée et de la langue rétablies en un horizon esthétique», que deviendrait l'art de la littérature? Riche de réflexions, écrit minutieusement dans une langue rigoureuse, ce quatrième roman de France Théoret demeure la preuve que l'écrivain peut s'engager tout en préservant son art.

LES APPARATCHIKS VONT À LA MER

France Théoret
Boréal
Montréal, 2004, 252 pages

ROMAN QUÉBÉCOIS

Père méchant, fils manqué

CHRISTIAN DESMEULES

À la fin des années 50, rue Chabot à Montréal, un garçon «*élevé aux grognements d'une langue infirme*» découvre sa différence, sa propension aux rêves et à l'évasion, son homosexualité, sa douleur. Car on ne se sort pas du manque d'amour. On s'en évade, on le fuit, il nous rattrapera toujours par le souvenir. Il nous colle à la peau.

Quarante ans plus tard, revenu de New York où il enseigne l'histoire à l'université, la mort du père sera l'occasion pour Pierre (c'est le nom du narrateur) de ressusciter cette période sombre de sa vie dans une imprécation lourde de haine et de regrets jamais refroidis. Autour de lui, le narrateur fait graviter une petite galerie de personnages bien typés: l'Ogre-père, la mère-Montagne, des frères plus âgés et lubriques, un oncle travesti, une grand-mère surnommée Bette-Davis, ancienne *waitress* extravertie. À l'école, tout comme à la maison, Pierre est la

«*tapette*», le souffre-douleur désigné du groupe.

À sept ans, le manque d'aptitude pour le quotidien le pousse à s'enfermer dans le hangar au fond de la cour arrière, à s'y raconter des histoires: «*Dans le silence de ce vieux hangar sombre, je cache mes toutes premières hontes.*» Immense garde-robe duquel il lui faudra un jour sortir pour affronter le monde et cicatriser son manque d'amour. Sorte de *camera obscura* où il projette ses désirs, le hangar est aussi le symbole de son enfermement. Dans le temps de l'écriture, après la mort de ce père aimé et détesté à la fois, les «*mots s'accumulent peu à peu pour construire un récit contre le mépris de l'ogre et cicatrisant l'incision de son indifférence.*» Entre la méchanceté et l'indifférence du père, les mots lui servent à s'évader d'un réel qui l'étouffe.

La seconde partie du récit, plus courte et contemporaine, évoque l'existence new-yorkaise du narrateur: la spirale d'une sexualité hygiénique, la découverte de l'amour trop vite emporté par le sida. Là aussi, une avalanche

d'images vient régulièrement appesantir le récit, le faisant trop souvent basculer dans un lyrisme débordant. «*Nos soupirs grincent. Dans mon lit, la passion se chorégraphie aux confins de nos corps en lutte. Nos fluides brûlants brisent les barrages des interdits. La lourdeur d'un orage éclate, et nos sangs emmêlés embrasent nos ardeurs enflammées. Nos regards, cassants, volent en éclats en renversant toutes les pudeurs.*» Comme le dit quelque part Marcel Aymé: «*Assez, c'est bien, mais trop, c'est trop.*»

Et comment écrire le Plateau Mont-Royal, celui des années 60, des familles ouvrières, de la langue brute des ruelles, après Michel Tremblay? Surtout si l'on greffe à ce décor connu un jeune protagoniste isolé dans sa différence sexuelle. Le monde auquel le roman de Normand Martineau donne vie n'arrive malheureusement pas à imposer son originalité. Au-delà de cette persistante impression de déjà lu, *Le Hangar* est un premier roman qui ne sent pas toujours la maîtrise, ni pour la

structure, ni pour la langue. L'émotion y est trop souvent voilée par la métaphore. Ce qui nous rappelle qu'il est toujours des cas où «*l'image tue le livre.*»

LE HANGAR

Normand Martineau
Marchand de feuilles
Montréal, 2004, 158 pages

VIENT DE PARAÎTRE

LINDA McQUAIG LE GRAND BANQUET

LA SUPRÉMATIE DE LA CUPIDITÉ ET DE L'APPÊT DU GAIN

Le capitalisme a toujours eu pour moteur l'intérêt personnel. De nos jours, cependant, les choses vont plus loin. On ne considère plus qu'il faut combattre la cupidité des individus, mais plutôt toute action de nature collective visant à contraindre cette pulsion au nom de l'intérêt général de la collectivité. Les lois s'efforcent maintenant de neutraliser cet intérêt collectif et d'imposer la suprématie de la recherche du profit individuel. C'est uniquement au cours des siècles récents et seulement dans certaines parties du monde que ces valeurs se sont vues accorder pratiquement toute la place, qu'elles ont été choyées, favorisées et même considérées comme l'essence même de l'être humain.

327 pages • 29,00 \$
ISBN 2-921561-98-0
DIFFUSION: DIMEDIA

LES ÉDITIONS
écosociété
www.ecosociete.org

Olivieri
librairie • bistro

Causerie
avec
Céline
Lafontaine

à l'occasion de la
parution de son livre
L'empire cybernétique:
Des machines à penser à
la pensée machine paru
aux éditions du Seuil.

5219, Côte-des-Neiges
Métro Côte-des-Neiges
service@librairieolivieri.com

L'EMPIRE
CYBERNÉTIQUE
DES MACHINES À PENSER
À LA PENSÉE MACHINE

Du structuralisme à la philosophie postmoderne, une bonne partie de la pensée européenne des cinquante dernières années a été influencée par la naissance de la cybernétique. L'auteur met en évidence cette influence en général ignorée ou passée sous silence et apporte un éclairage neuf sur l'imaginaire des technosciences.

ANIMATEUR
JEAN PICHETTE
Professeur à l'Uqam

Jeudi 8 avril 19 h
Réservation obligatoire:
739-3639

Si vous désirez souper au Bistro,
il est préférable de réserver.

Isabelle

FOREST

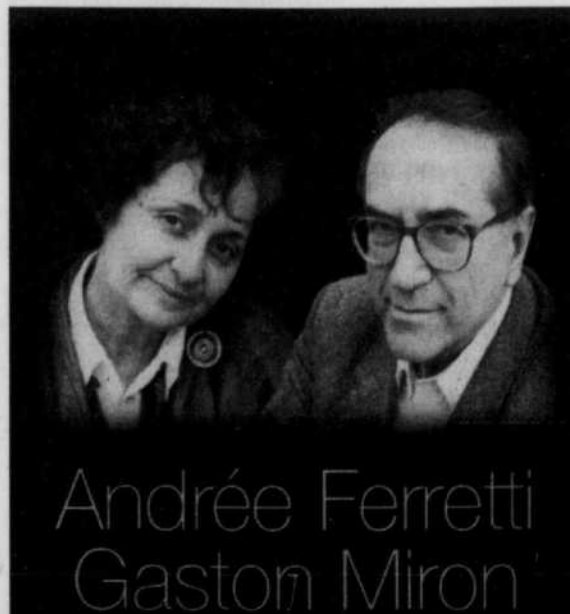


LA CREVASSE

LANCÔT
ÉDITEUR

La crevasse est à la fois un lieu de division et de réunion, une frontière entre le passé et le présent, où se télescopent souvenirs d'enfance et images d'un présent fait de chimères et d'amours incertains, souvent cruels.

ACHETER UN LIVRE DE LANCÔT ÉDITEUR,
C'EST ENCOURAGER LA CULTURE QUÉBÉCOISE



Andrée Ferretti
Gaston Miron

TYPO II
www.edtypo.com

Andrée Ferretti
Gaston Miron
Les grands textes
indépendantistes

1774-1992



Andrée Ferretti
Les grands textes
indépendantistes

1992-2003



LITTÉRATURE
ESSAI LITTÉRAIRE

Une histoire littéraire de la langue française

MICHEL BIRON

La *Fabrique de la langue* de Lise Gauvin est un bel ouvrage de synthèse sur les usages et les représentations de la langue à travers cinq siècles de littérature. Ce n'est pas une histoire de la langue comme peuvent en écrire des grammairiens ou des linguistes mais plutôt une agréable plongée dans «l'imaginaire des langues» des écrivains de langue française. Vaste projet qui aurait même quelque chose d'encyclopédique s'il n'était structuré, de façon économique et efficace, autour de quelques figures éminentes qui résument à elles seules les attitudes propres à leur siècle ou à leur région.

En un style coulant et avec la clarté prudente qui caractérise ses travaux antérieurs sur la langue ou sur la francophonie littéraire, Lise Gauvin se promène librement à travers un immense corpus qui comprend toutes les littératures de langue française depuis la Renaissance jusqu'à aujourd'hui. C'est comme un cours d'histoire littéraire en accéléré avec, pour fil conducteur, ce que Proust appelait le «génie grammatical» des écrivains.

L'aventure commence avec Rabelais et se termine avec les écrivains francophones, c'est-à-dire, selon le sens généralement donné à ce mot, ceux qui écrivent en français mais en dehors de la France. D'où le nom de Réjean Ducharme qui fait pendant à celui de Rabelais dans le sous-titre du livre et qui montre l'importance du pôle francophone dans le tableau que dessine Lise Gauvin. L'idée est originale et confère un intérêt actuel à toute la synthèse historique qu'elle propose. Selon cette lecture, ce sont les écrivains francophones (donc non hexagonaux) qui seraient aujourd'hui les véritables héritiers de Rabelais. Sauf Céline et peut-être Queneau, les écrivains de France écrivent rarement à la manière de Rabelais, même quand ils célèbrent celui que Flaubert appelait «la grande fontaine des lettres françaises». On lui préfère le robinet classique, la langue de Racine, qui est aussi la langue des grammairiens (comme Vaugelas, le père Bouhours ou l'encyclopédiste Beauz réaffirmant l'universalité de la langue française).

Les choses bougent au XIX^e siècle avec le grand Hugo et ses formules flamboyantes qu'on répète de

puis lors («je mis un bonnet rouge au vieux dictionnaire») ou d'autres moins connues célébrant par exemple la dignité du créole dans le roman exotique *Bug-Jargal*. On connaît la suite. Elle nous a été tellement racontée qu'elle a quelque chose de forcément scolaire. De brefs chapitres font défiler l'argot des *Mystères de Paris*, le patois berrichon de George Sand, la pureté mallarméenne, la prose réaliste des quatre grands romanciers (Balzac, Flaubert, Zola, Maupassant). Pour traverser à larges enjambées chacun de ces monuments, Lise Gauvin cite moins les œuvres que les études majeures qui leur ont été consacrées. Les notes en bas de page abondent comme souvent dans ce genre d'ouvrage (il y en a plus de 600 au total), au risque d'éloigner quelque peu le lecteur qui voudrait saisir la langue dans le vif des œuvres (comme dans les pages consacrées à Rabelais et à Hugo) et non pas seulement dans des textes programmatiques ou dans des commentaires savants.

On y revient avec Céline. C'est avec le style émotif du *Voyage au bout de la nuit* que la langue semble devenir une véritable «fabrique» et non plus un ensemble de procédés d'écriture. L'écrivain n'écrit plus pour «faire» littéraire, il ne recherche plus le grand style, il tente de rapprocher l'écriture et la vie en mêlant la langue écrite et la langue parlée. Rien n'est plus difficile, dit Céline, que de «resensibiliser la langue». Tous les sujets ne sont pas transposables et il faut chaque fois traduire par une vibration unique du style l'émotion elle-même. Lise Gauvin entre vraiment ici dans la fabrique de l'œuvre et montre par exemple comment l'argot, ou plutôt «l'effet d'argot», reste relativement faible chez Céline, malgré ce qu'on croit généralement. L'argot, disait-il, «est un piment qui perd sa force si on y recourt constamment».

Casser la langue

Une étude chronologique comme celle-ci a pour premier mérite de fournir une excellente initiation à la langue et à la littérature françaises. La dernière partie du livre, consacrée à la francophonie, constitue cependant bien plus qu'une initiation. Elle présente un regard neuf sur un corpus encore très peu connu. Lise Gauvin y montre aussi à quel point la question de la langue, souvent reléguée au second plan dans l'histoire



Lise Gauvin

ARCHIVES LE DEVOIR

littéraire française, est centrale dans les histoires littéraires de la francophonie.

Peu importe où on regarde, que ce soit chez Ramuz, Michel Tremblay, Ahmadou Kourouma ou Édouard Glissant, le constat est le même: tous ces écrivains francophones ont en commun de problématiser la question de la langue d'écriture. C'est si vrai que Lise Gauvin parle d'une «surconscience linguistique» propre à l'écrivain francophone, quelle que soit sa région. «Les écrivains francophones reçoivent ainsi en partage une sensibilité plus grande à la problématique des langues, sensibilité qui s'exprime par de nombreux témoignages attestant à quel point l'écriture, pour chacun d'eux, est synonyme d'inconfort et de doute.»

Une telle sensibilité et un tel malaise s'expriment à

l'évidence chez de nombreux écrivains québécois auxquels Lise Gauvin accorde d'ailleurs une place importante. Elle cite Gaston Miron, Octave Crémazie, Michèle Lalonde, Marco Micone, Nicole Brossard et quelques autres. Elle analyse brièvement les œuvres de Réjean Ducharme, de Michel Tremblay et d'Antoine Maillet. Ces auteurs ne sont plus rapportés seulement à leur propre univers culturel mais se situent parmi d'autres écrivains francophones de Belgique (Jean-Pierre Verheggen), d'Afrique subsaharienne (Ahmadou Kourouma) et des Antilles (Patrick Chamoiseau). Loin d'être une comparaison forcée, le rapprochement de ces écrivains se révèle extrêmement éclairant et suggestif.

L'une des positions les plus nuancées et les plus intéressantes à cet égard est celle de l'écrivain antillais Édouard Glissant. Bien qu'il ait été un des modèles pour les signataires du manifeste *Eloge de la créolité* en 1989 (Jean Bernabé, Patrick Chamoiseau et Raphaël Confiant), Glissant prend ses distances avec le concept, jugé essentialiste, de créolité. Il ne s'agit pas, selon lui, de se replier sur une identité locale mais d'ouvrir la langue à «l'imaginaire des langues». Car «aujourd'hui, écrit-il, même quand un écrivain ne connaît aucune autre langue, il tient compte, qu'il le sache ou non, de l'existence de ces langues autour de lui dans son processus d'écriture». L'écrivain véritable, selon cette perspective, n'est plus celui qui maîtrise la langue et qui en perpétue la tradition: c'est celui qui, selon l'expression que Lise Gauvin emprunte à Kourouma, parvient à «casser la langue». Comme quoi la meilleure défense et illustration du français, c'est encore l'attaque.

Lise Gauvin est une collaboratrice depuis plusieurs années au cahier *Livres du Devoir*.

LA FABRIQUE DE LA LANGUE - DE FRANÇOIS RABELAIS À RÉJEAN DUCHARME

Lise Gauvin
Seuil, collection «Points essais, série Lettres»
Paris, 2004, 345 pages

Hélène Dorion lauréate du prix Anne-Hébert

THIERRY
BISSONNETTE

Créé en 2000 lors d'un hommage à Anne Hébert, le prix auquel celle-ci a prêté son nom récompense annuellement un premier roman canadien. Attribué l'an dernier à Marie-Hélène Poitras pour *Soudain le minotaure* (Triptyque), il est allé ce printemps à Hélène Dorion pour *Jours de sable*, publié chez Leméac puis chez La Différence.

Difficile d'imaginer plus fort contraste qu'entre le roman frénétique de Poitras et l'essai autobiographique de Dorion, ce qui témoigne des limites relativement poreuses du prix. Compte tenu de l'hybridité des œuvres narratives d'Anne Hébert et de l'importance de ses recueils poétiques, on ne s'étonnera pas d'une telle flexibilité, même si l'ouvrage de Dorion a d'abord été publié dans une collection apparentée à l'essai littéraire («Ici l'ailleurs»).

Jointe à son retour du Salon du livre de Paris, Hélène Dorion ne s'étonne d'ailleurs pas outre mesure à ce sujet: «J'ai aussi été finaliste pour le Prix des libraires du Québec dans la catégorie roman et pour le prix Spirale de l'essai, ce qui prouve que la question des genres relève du point de vue du lecteur. Être écrivain, c'est écouter et non se limiter d'avance à un genre. De toute façon, le langage transposé. Ensuite, c'est une question de de-

gré. La réalité des événements racontés n'a pas été une préoccupation principale pour moi. Ce fut d'abord un travail sur la mémoire.» Récit d'une accession aux mots, *Jours de sable* peut aussi se lire comme une définition personnelle de l'écrivain et de sa place dans le monde.

Auteur de nombreux recueils de poésie depuis les années 80, Hélène Dorion publiait récemment un essai de facture plus directement réflexive (*Sous l'arche du temps*) et compte bien prolonger cette brèche de prose au cours des prochaines années, prévoyant l'écriture d'un roman. Selon elle, cette diversification des approches apporte un éclairage renouvelé sur sa pratique de la poésie, qui demeure au centre de ses préoccupations. «Je pratiquais l'essai depuis très longtemps, sans nécessairement publier. Quant au récit, ce fut une expérience d'écriture très riche, très intense, dans laquelle j'ai retrouvé la nature de ma démarche poétique, qui est d'écrire ce que je ne sais pas déjà.»

Remis par un jury composé de Marie-Claire Blais, Antonine Maillet et Gaétan Soucy ainsi que des Français Gérard Meudal et René de Ceccatty, le prix Anne-Hébert bénéficie de l'appui actif de la Chaîne culturelle de Radio-Canada et du Centre culturel canadien. Ici comme en France, il ouvre la porte à une diffusion prolongée de l'ouvrage primé.



ARCHIVES LE DEVOIR

«Être écrivain, c'est écouter et non se limiter d'avance à un genre», fait remarquer Hélène Dorion.

CHRISTIAN DESMEULES

On s'en veut parfois d'avoir laissé échapper un livre à sa sortie. Mais est-il jamais trop tard? Et les critiques font-ils seulement une différence? Le «temps» de ce petit livre est différent, son public, sans doute moins pressé, son écriture, autobiographique et réflexive. Voilà pour les regrets.

Hors frontières, de Hugues Corriveau, poète, romancier et essayiste, se présente comme le récit d'une genèse d'homme et d'écrivain — le neuvième titre paru dans la collection «Ici l'ailleurs», adroitement dirigée par Aline Apostolska. Le parcours singulier d'une vie qui mènera l'auteur des frontières empestées de l'enfance, du village natal et du moi jusqu'aux horizons sans limites de l'écriture, des villes étrangères et de la fraternité créatrice.

Une enfance douillette et protégée, vécue sous les robes d'une mère obsédée de propreté et des sœurs enseignantes qui l'ont élu. La vie se déroule lentement sans lui et dans l'absence du père: «Je suis dans le flou du

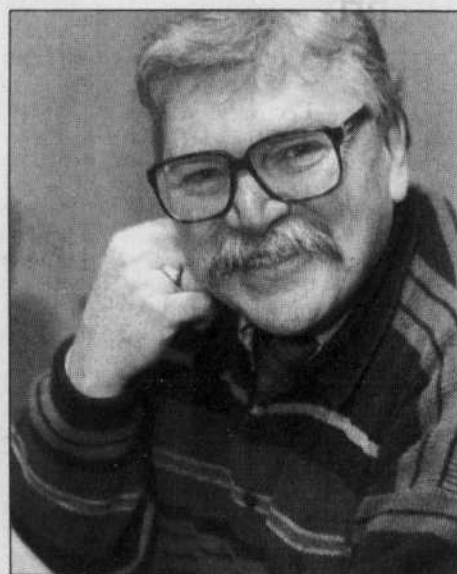
monde, et je n'habite pas mon propre bonheur.» L'enfant sent qu'il lui faudra grandir, vieillir, devenir un être humain, «cette misère obligée». Puis ce seront les livres («la rencontre la plus surprenante de ma vie»). Et l'écriture, qui sera une façon de «poursuivre l'enfermement» premier de l'enfance, mais aussi de triompher enfin du regard des autres et d'exister pleinement. Sa conquête la plus éclatante.

Sans oublier Paris, la délivrance (propre à nombre d'écrivains de cette génération), assortie chaque fois de ce «sentiment intime du bonheur». Les villes qui maintiennent en vie, et tous les lieux de hasard qui préservent l'étincelle de ce dur désir d'être.

Hugues Corriveau livre ici un récit sensible et authentique qui arrive indéniablement à toucher, hors des frontières de son créateur.

HORS FRONTIÈRES

Hugues Corriveau
Leméac
Montréal, 2003, 160 pages



Hugues Corriveau

JACQUES GRENIER LE DEVOIR

ESSAI

Garnitures sanctifiées

THIERRY
BISSONNETTE

Avec Jean-Aubert Loranger et Jacques Braut, Hector de Saint-Denis Garneau fait partie de ces grands poètes québécois du mode mineur, donnant à l'intimité une résonance située bien au-delà de la sphère égocentrique. Il est ainsi peu surprenant que le Noroît consacre un ouvrage collectif au poète puisque Saint-Denis Garneau préfigura beaucoup des avenues empruntées par cet éditeur.

Si l'on considère la variété d'approches élaborées autour de cette œuvre, ce n'est pas une mince tâche aujourd'hui que de parler de Garneau. Autant la modernité du style que les aspects spirituel, psychanalytique et sociohistorique ont été documentés, ce qui, sans avoir du tout épuisé la source, offre un défi d'interprétation et d'imagination. Avec son titre un peu bondieusard (bien qu'il soit tiré des écrits de Garneau lui-même), *La Clef de lumière* m'a fait craindre le pire. Et bien que ce pire ne soit pas arrivé, il n'en demeure pas moins que l'appétit demeure d'une lecture un peu plus aventureuse, plus risquée. «L'ouvrage qu'on s'approprie à lire,

nous dit Paul Bélanger en ouverture, nous permet d'aller plus loin dans la connaissance de ce poète épris de croyance et de doute», ce qui demeure en grande partie un vœu pieu.

Un autre problème est que l'on perçoit mal la particularité de ce recueil d'essais, florilège d'accompagnements dont seuls quelques morceaux permettent vraiment d'étendre notre perception des textes garnéliens. Avec ses quatre sections non titrées, le livre conserve une structure énigmatique, d'où ressort une certaine timidité à l'endroit de l'acte interprétatif que présuppose un tel collectif.

En deçà de ces constats plutôt généraux, il faut porter attention à la diversité des contributions. Malgré sa brièveté, le texte initial de Douglas G. Jones rappelle les contradictions à l'œuvre autant chez Garneau que dans l'attitude de ses lecteurs, tel ce Dennis Lee faisant du solitaire un complément à sa vie de citadin sociable. Quant à Guylaine Massoutre, elle tire bien le fil entre l'image du remous et la turbulence de la poésie, montrant l'équivoque entre la «poétique du vagabondage sans frein» et la réclusion volontaire d'un écrivain tiraillé entre nature

et culture. Alors qu'on reprend simplement une préface d'Hélène Dorion datant de 1993, la même auteure y va aussi d'un court élogisme suggérant l'intérêt de la production visuelle de Garneau.

Un des essais les plus originaux est celui de Marie-Andrée Lamontagne, dont le détour par les poètes russes puis par Anne Hébert ouvre des avenues plus neuves. Ce qui ne va pas sans une certaine béatification, ainsi que Robert Melançon s'y adonne parmi ses fragments, remontant la palme du constat le plus ironique: «Saint-Denis Garneau est le plus grand des écrivains québécois, le seul peut-être à propos de qui on peut légitimement prononcer le mot de «sainteté» au sens que lui donne Baudelaire dans ses *Fusées*. Il est aussi un grand poète français.»

Les textes de Louise Dupré et de Marina Zito, bien qu'intéressants, paraphrasent en grande partie les études cruciales de Pierre Nepveu (sur le prosaïque) et de Jacques Blais (sur la structure de *Regards et jeux dans l'espace*). D'autres apports donnent la fausse impression qu'on a fait le tour du jardin, se contentant de répéter l'ouverture, le déséquilibre et l'indécision qui conditionnent

l'œuvre. Chose certaine, une dose plus forte de remise en question et d'iconoclasme n'aurait pas nui alors qu'on ajoute ici à la vague d'hagiographie et de prudence qui caractérise le discours actuel sur la poésie québécoise (voir les miromnades ambiantes et les parades interrompues d'autopromotion). Oui, avec Garneau, il faut entrer dans ce «commencement perpétuel» du poème, mais contre Garneau et sa culpabilité, il faut assumer le fait que la poésie moderne a définitivement détroqué. «C'est comme quand on croyait compter les coups de minuit / et qu'on arrive à onze.»

Entendons-nous: *La Clef de lumière* eût été un numéro de revue assez respectable mais se révèle un livre approximatif et inégal. On peut aussi se demander si un surplus de respect et de lectures «immanentes» n'entraînerait pas, au bout du compte, un processus de cécité devant ce qu'on se doit d'actualiser.

SAINT-DENYS GARNEAU - LA CLEF DE LUMIÈRE

Le Noroît, collection «Chemins de traverse»
Montréal, 2004, 144 pages

les dessous de la télé-réalité

Pour tout savoir ce que même les lofteurs et les producteurs-télé ne savent pas.

l'Inconvenient no 16

www.inconvenient.ca



LITTÉRATURE

RÉCIT FRANÇAIS

ROMAN FRANÇAIS
L'Olympia de Paul Auster

CHRISTIAN DESMEULES

À fin d'accompagner la lecture de son nouveau roman (*La Nuit de l'oracle*, Actes Sud), les aficionados de Paul Auster pourront se pencher sur une petite curiosité littéraire: *L'Histoire de ma machine à écrire*. Cette Olympia de 25 ans ne porte pas son ruban autour du cou: elle a accompagné l'écrivain durant une bonne moitié de sa vie et supporte encore fidèlement les hommages quotidiens.

«Je n'ai jamais eu l'intention de transformer ma machine à écrire en figure héroïque», nous prévient-il. On le voit plutôt aux lubies du peintre Sam Messer, ami de l'écrivain, littéralement tombé en amour avec cette vieille mécanique il y a sept ou huit ans.

Un texte d'une quinzaine de pages, qui glisse de l'humour à la fascination, accompagne la quarantaine d'illustrations de Sam Messer: des portraits d'Auster et de sa machine à écrire, entre la caricature et la variation sur un même thème. Visionnaire, un peu obsessif, le peintre fait de cet instrument quotidien de l'écrivain un objet presque vivant, «d'une personnalité et d'une présence au monde». Un petit livre aux couleurs de l'amitié.

L'HISTOIRE DE MA MACHINE À ÉCRIRE

Paul Auster

Illustrations de Sam Messer
Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Christine Le Bœuf
Actes Sud
2004, Arles, 66 pages

GUYLAINE MASSOUTRE

Michel Chaillou livre, avec *1945*, un important morceau du puzzle de son œuvre. Cette *Liberation*, il fallait qu'elle soit aussi un pan de sa vie, le contraire d'un prétexte ou d'un alibi. Quelque chose qui n'arrive pas qu'aux autres. Une «recouvrance». Ce mot ancien, médité par Chaillou, rime avec «endurance», «tolérance», «espérance» et leurs contraires. Il mélange «recouvrer» et «délivrance». Comme au sortir d'une maladie, cet état dit un allègement, une renaissance... et laisse planer un doute.

«Recouvrance», dans le récit, désigne un pont, à Brest, port militaire à la pointe bretonne. L'histoire se passe entre Brest et Nantes, gravite autour d'une presque île embarrassée d'Allemands, les occupants, les usurpateurs, les galonnés fauteurs de chagrin. «Il n'y a pas de galaxie plus éloignée que mes jeunes années. J'y retourne.» En effet, l'écriture est «un désir farouche» qui relie deux rives bien distinctes par-dessus marmites et tourbillons. La source des maux, comme celle qui les apaise, c'est Eva, la mère, la figure centrale, quoique souvent absente.

Ce récit d'une enfance perturbée pourrait s'intituler «recouvrance» tant la réparation y est importante. Les premières pages sont un cauchemar; les derniers mots du livre, une double question, encore angossée: «S'en tirer? Mais à quel prix que je paie encore?» Quoi de plus difficile à penser, à écrire, à assumer que des pans de soi, pris dans le guépier de l'hérédité?

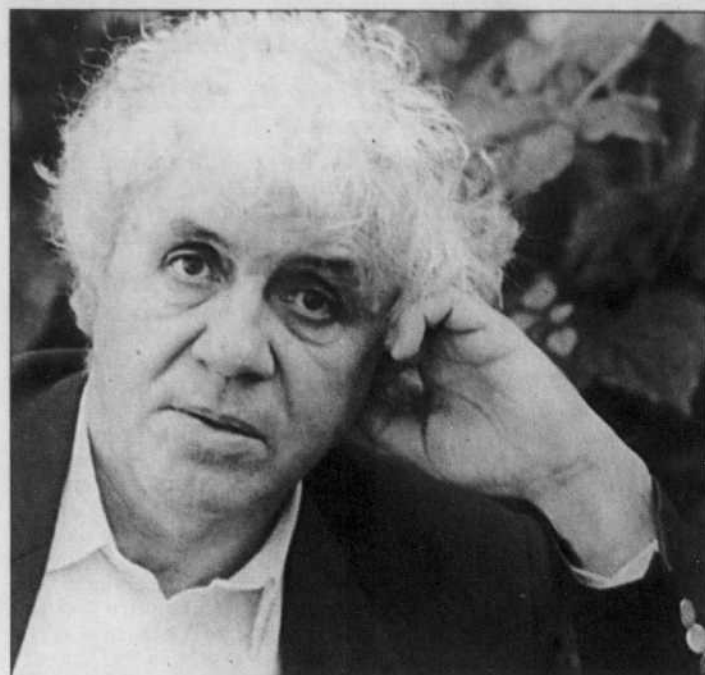
Résilience

Chaillou a choisi comme titre une date butoir: 1945 est celle de la Libération mais aussi des passions assouvies en justice. L'année des Vainqueurs. Parmi eux, un enfant parmi d'autres va se retrouver chiffonné — emprisonné, dit-il de soi-même: «J'en compte encore les barreaux» —, douloureusement mis aux prises avec le monde des adultes, qui l'a déjà fait souffrir.

La situation est assez grave; il y a opposé des mécanismes de défense. Aux règlements de comptes s'ajoutent l'opprobre, la honte et la séparation. De nouvelles phases d'observation silencieuse entraînent, chez l'enfant, des comportements d'oubli.

La confession d'une faute maternelle impardonnable n'est pas une mince affaire. Eva l'infirmière, trop jeune, écrivain, trop jeune, a aimé l'ennemi, tandis que son mari, médecin peu sympathique aux yeux de l'enfant, est prisonnier en Allemagne. Quant au père de Michel, Alex, garçon de café à Lyon, il n'a cure de son fils. Lorsqu'il sera en pension près de lui, il préférera le mettre à la rue pour courir la guesse.

Les faits valent pour ce qu'ils sont, mais le récit plonge là où les émotions s'engrangent et le rêveur se bâtit un for intérieur. C'est passionnant. La bonne humeur et la souffrance, on les comprend dans l'attitude, sans mots de claustrophobie. Gestes et pensées résonnent dans un monde étrange, repoussant autant qu'il reconforte. Ce Michel de bonne composition, aimant et naturel, est devenu patient — un mot dont on oublie, dans le cabinet médical, ce qu'il signifie d'in-



SOURCE LE SEUIL

Michel Chaillou

tériorité construite, résignée et meurtrie. Qui ignore le dicton «la récompense vient à point qui sait attendre»?

Distance

On connaissait de Chaillou bien des livres réussis: une petite vingtaine, depuis 1968. Ce qu'il raconte, il l'a médité, sans le vouloir sans doute, en tous ces ouvrages. C'était cela, la touche indispensable, l'écriture nécessaire, le fil noir. Pas une attente, une enquête invisible. Alex et Eva sont déjà dans *Domestique chez Montaigne* (Gallimard, 1982). Cette fiction n'en était pas tout à fait une, même si

la fantaisie romanesque autour de Montaigne prenait le dessus.

On pressentait ce flirt avec l'histoire. Dans ses essais littéraires, comme *Le Matamore ébouriffé* (Fayard, 2002), la moralité, toujours sous caution, trouvait un contrepoint de légèreté un rien rimbalde. Il y a de l'errance chez Chaillou, dans les mollets, sur la langue, et, comme chez les lazarisistes dont il évoque le pensionnat, un écho des tapages qui, 50 ans plus tard, font dans le souvenir la joie, l'hilarité.

En 1945, Michel a 15 ans; libre jusque dans les pensionnats, où sa mère le promène, au

gré de sa vie — pas très facile, devine-t-on —, il ne cherche ni la protection ni l'épanchement. Maudite identité, qui tient à un papier bleu plié! C'est la missive d'une mère chérie, qui contient des nouvelles, un rendez-vous, la tendresse, même lointaine! L'éducation livresque des pères vaut bien l'insouciance et volage Eva. Somme toute, ce pourrait être l'équilibre.

Que ne suis-je pas le fils de résistants, répète Michel Le Floch, qui s'entend désigner du nom de son parâtre... Les regrets ont une vie plus longue que des songes d'enfant. Mais l'homme mûr fait la part des choses. Le récit d'écrivain, confession sans lourdeur — quelle est d'ailleurs la faute d'un enfant? —, accroche la lecture, vivement. L'enfant adulte et l'adulte enfant s'équivalent désormais. On sent le temps restitué et réparé. La conscience, pleine de questions, reste en paix.

L'accent juste de ce récit, la sobriété du désarroi masqué est un art. Chaillou écrit bien. On mesure dans son livre ce qu'un être, dès son plus jeune âge, doit écarter de peurs et de désespoirs pour s'auto-engendrer, pour devenir un peu plus grand que son milieu. La part imprévisible de son destin — la pusillanimité, la soumission, l'alcoolisme ancestraux — vient de ce qu'en soulevant la trappe à confidences, il fouille, à même les mots, la gamme riche des vérités longuement empêchées.

1945

Michel Chaillou
Le Seuil
Paris, 2004, 261 pages

ÉCHOS

Un prix pour Suzanne Myre

(Le Devoir) — L'écrivaine Suzanne Myre est lauréate du prix Adrienne Choquette 2004 pour son livre *Nouvelles d'autres mères*, publié à l'enseignement du Marchand de Feuilles. Créé il y a plus de 20 ans par la Société des écrivains canadiens, ce prix récompense un auteur de nouvelles. Il sera officiellement remis à la lauréate à l'occasion du prochain Salon du livre de Québec.

La Courte Échelle à la BN

(Le Devoir) — La maison d'édition La Courte Échelle fait l'objet d'une exposition à la Bibliothèque nationale du Québec jusqu'au 10 mai. La maison, fondée par Bertrand Gauthier en 1977, publie depuis ses débuts surtout de la littérature jeunesse. Depuis 1995, elle se destine aussi aux adultes. Vingt-cinq ans après sa fondation, l'éditeur demeure un des chefs de file dans son domaine de prédilection. *Les 25 ans de La Courte Échelle* est présentée dans la salle principale de la BNQ à Montréal, au 1700 de la rue Saint-Denis. La bibliothèque est ouverte du mardi au samedi, de 9h à 17h.

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

Boris Pahor et la mémoire vitale
L'écrivain slovène boucle sa «trilogie triestine»

CHRISTIAN DESMEULES

Dans cette cité cosmopolite bâtie entre mer et montagne, petite langue de terre parfaitement coincée entre l'Adriatique et la Slovénie, flotte une curieuse ambiance mitteleuropéenne. Trieste est une sorte de no man's land au carrefour de trois mondes: slave, allemand et italien.

Rattachée à l'Italie en 1918, après plus de 500 ans sous l'autorité des Habsbourg, y ont vécu et écrit des écrivains comme Rilke, Joyce, Italo Svevo et Umberto Saba. Ce qui fera dire à Claudio Magris, figure majeure de la littérature triestine, que «la cité trouve son identité dans la littérature; peut-être plus que les autres villes, elle est littérature».

C'est le théâtre intime de Boris Pahor, l'un des plus grands romanciers slovènes, qui y est né en 1913. Devenus citoyens italiens en 1918 sans l'avoir demandé, les Slovènes constituent une minorité comptant aujourd'hui 90 000 personnes. De l'incendie du centre culturel slovène par les Chemises noires fascistes en 1920, jusqu'à la prise de la ville en 1944 par les Allemands qui disputaient le territoire aux partisans de Tito, Trieste a connu plus que sa part d'épisodes sombres de la mémoire collective slovène. Un tourbillon qui alimente toute l'œuvre de Boris Pahor qui, pour avoir écrit un article jugé nationaliste en 1943, est arrêté et se retrouve au camp de concentration de Struthof en Alsace, avant d'être évacué un an plus tard vers Dachau.

Après avoir écrit sur la libération des camps et la

difficile réadaptation (*Printemps difficile*, 1995), après avoir raconté l'avant-guerre où, étudiant en théologie, il a choisi de prendre part à la Résistance et comment il a été livré aux nazis par des fascistes slovènes (*Jours obscurs*, 2001), Boris Pahor revient aux sources. Avec *Dans le labyrinthe*, dernier volet d'une trilogie largement autobiographique, Radko Suban — alter ego de l'écrivain — retrouve cette fois Trieste et essaie tant bien que mal de recoller les morceaux d'un destin brisé.

Témoignage émouvant et capital, tentative infatigable d'exorciser un passé fait de nuit et de brouillard, *Dans le labyrinthe* — comme toute l'œuvre de Boris Pahor — est une interrogation, une lente reconstitution de la vie ordinaire: comment continuer à vivre après tout cela? Comment aimer et écrire? Dans le lot des sentiments qu'on inspire, comment arriver à démêler l'amour de la pitié? Comment trouver une issue à ce labyrinthe des complexités étouffées de l'Italie de l'immédiate après-guerre et de l'inhumanité rampante? Et peut-on seulement conjurer le désespoir collectif par le bonheur intime? Tout Pahor est là, dans ce questionnement ouvert qui achève cet immense et sensible bloc de mémoire du XX^e siècle.

DANS LE LABYRINTHE

Boris Pahor

Traduit du slovène par Antonia Bernard
Phébus
Paris, 2003, 566 pages

LES ÉDITIONS

POINT de FUITE

SONATE D'AMOUR INSOLITE
Raymond Federman
traduit de l'américain par Nicole Mallet
roman, 190 p., 24,95\$

Gagnant de l'American Book Award

Le sourire échangé à Washington Square annonce-t-il une rencontre ou une rupture? Est-ce un amour vécu, inventé ou imaginé pour les besoins de l'écriture? Qu'importe, ce sourire nous va droit au cœur.

À CŒUR OUVERT
Huit meurtriers se racontent
Susan Gabori

Portrait de huit meurtriers qui assument en toute lucidité leur acte et cherchent à le réparer. Des récits authentiques et forts mettant en lumière toute la violence de leur monde.

LES TREMBLAY D'AMÉRIQUE
Jean-Guy Tremblay

En 1647, un jeune paysan du nom de Pierre Tremblay décide de tenter l'aventure en Nouvelle-France. Son fils aîné deviendra le premier seigneur des Éboulements. De lui descendent tous les Tremblay d'Amérique.

www.pointdefuite.com

SALON ROMAN

MARIE LAFORTUNE

salon raconte les tribulations et les péripéties d'une jeune masseuse dont les rencontres quotidiennes, dans cet univers clos et souvent glauque, sont une source de réflexions sur les rapports intimes entre hommes et femmes.

MARIE LAFORTUNE

SALON ROMAN

LANCÔT ÉDITEUR

ACHETER UN LIVRE DE LANCÔT ÉDITEUR, C'EST ENCOURAGER LA CULTURE QUÉBÉCOISE

PLM

GRAND PRIX DU LIVRE DE MONTRÉAL

2004

Règlements

NATURE DU PRIX
Le prix consiste en une bourse de 15000\$ offerte par la Ville de Montréal à l'auteur ou aux coauteurs d'un ouvrage de langue française ou anglaise pour la facture exceptionnelle et l'apport original de cette publication.

CRITÈRES D'ADMISSIBILITÉ
Tout ouvrage (de création, d'analyse, de compilation ou de référence littéraire, artistique ou socio-historique) de langue française ou anglaise, publié pour la première fois entre le 1^{er} octobre 2003 et le 30 septembre 2004 par un auteur ou un éditeur domicilié sur le territoire de la Ville de Montréal, est admissible.

MODALITÉS D'INSCRIPTION
Les ouvrages admissibles doivent être inscrits en bonne et due forme sur les formulaires appropriés, au nom des auteurs, par leur éditeur. Ils devront être déposés en sept exemplaires au plus tard le 3 mai 2004, pour les ouvrages publiés entre le 1^{er} octobre 2003 et le 31 mars 2004. Quant aux ouvrages publiés entre le 1^{er} avril et le 30 septembre 2004, ils devront être reçus au plus tard le 1^{er} octobre 2004.

Pour obtenir les formulaires d'inscription ou tout autre renseignement complémentaire, consultez le site Internet:
www.ville.montreal.qc.ca/culture/sectsout/gplmfs.htm

ou encore adressez-vous à:

Normand Biron, commissaire
Grand Prix du livre de Montréal
Service du développement culturel
et de la qualité du milieu de vie
Ville de Montréal
5650, rue d'Iberville, 4^e étage
Montréal (Québec) H2G 3E4

514 872-1160 (tél.)
514 872-1153 (télé.)

Montréal

HELENE DORION

FÉLICITATIONS A HÉLÈNE DORION, LAURÉATE DU PRIX ANNE-HÉBERT 2004

Jours de sable

« À lire *Jours de Sable*, le temps s'arrête et fuit en même temps. Il est fugace comme une empreinte lavée par la vague. Comme un souvenir d'enfance, la sienne, qui forme la matière du récit. Et tangible, aussi. Car de la même manière qu'on change le sable en verre, on peut, par la chimie des mots, cristalliser l'instant qui passe »

Mélanie Saint-Hilaire, *Le Devoir*

(514) 524-5558 jermac@jermac.com

Québec

ESSAIS

Soleil noir de l'Afrique

Du Caire jusqu'au Cap, une fascinante traversée de l'écrivain-voyageur Paul Theroux au cœur des ténèbres d'un continent dévasté

CHRISTIAN DESMEULES

«L'Afrique noire est mal partie», pensait l'agronome René Dumont en 1962, aux premières heures de la débâcle colonialiste. Quarante ans plus tard, le soleil des indépendances ne brille plus de la même manière: pauvreté, analphabétisme, corruption endémique, sida, guerres civiles et déracinés par millions... Continent «jeune» où presque la moitié des habitants ont aujourd'hui moins de 25 ans, l'Afrique ne forme pourtant pas un bloc monolithique. Elle va de la luxuriance à la sécheresse, de la paix à la guerre, du népotisme absolu à la démocratie chancelante. Mais on la traverse aujourd'hui comme un champ de bataille encore fumant.

En 2001, à l'aube de la soixantaine, Paul Theroux, romancier et maître américain du «travel writing», entreprend seul un long et assez rude voyage: se rendre du Caire jusqu'au Cap, en Afrique du Sud, sans prendre un seul avion. Égypte, Éthiopie, Kenya, Ouganda, Tanzanie, la presque totalité des pays de l'Afrique de l'Est défileront sous ses semelles. Un art de la contrainte qui en ferait presque une sorte d'oulipien de l'écriture voyageuse. Et qui relève de l'exploit lorsqu'on constate l'état des routes de cette partie du continent. À bord d'un cargo sur l'immense lac Victoria, passager d'un camion à bestiaux sur des routes infestées de bandits qui tirent à vue, en taxi, en train ou en pirogue, Paul Theroux avale les kilomètres habillé d'un vieux t-shirt trouvé dans un bazar d'Addis-Abeba.

Paul Theroux ayant été coopérant au Malawi et en Ouganda durant quelque temps au milieu des années soixante, cette petite odyssée représentait pour lui un retour en Afrique. Des années de bonheur, de partage et d'espoir. Ce qu'il constate durant cette longue descente du nord au sud? «Sur le plan matériel, l'Afrique est plus délabrée que lorsque je l'ai connue —



Berger shimba.

plus affamée, plus pauvre, moins éduquée, plus pessimiste, plus corrompue, et rien ne distingue les politiciens des sorciers.» Voilà pour l'état des lieux. Dans cet immense «Ubuland», seule région de la planète où l'espoir de vie régresse (elle était en moyenne de 38 ans en 2002), il ne peut s'empêcher de remarquer au fil des rencontres que «la solution la plus imaginative des Africains à leur calvaire, c'est simplement de partir — de renoncer, de s'échapper, de courir, de foncer et d'abandonner leur patrie.»

Mais malgré tout, dira-t-il, «mon voyage a été un délice et une révélation». Le livre au complet pourrait être l'explication de cette petite phrase. Ce seront des instants et des rencontres parfois inoubliables: du fonctionnaire désillusionné à l'irlandaise qui se dévoue corps et âme, une visite sidérante de squatters dans une ferme du Zimbabwe, des conversations avec d'anciens prisonniers politiques, la stupeur des gens à qui il s'adresse en swahili. Et fidèle à ses habitudes, Theroux ne se prive pas d'enrichir son voyage d'étapes et de références proprement littéraires: une visite à l'écrivain nobélisé Naguib Mahfouz au Caire, une croisière sur les traces de Flaubert dans la

vallée du Nil, le souvenir de Rimbaud à Harar, le fantôme de Conrad, un souper chez Nadine Gordimer à Johannesburg.

Paradis perdu

Pour lui, l'assistance humanitaire est l'une des premières raisons du sous-développement du continent noir: Comme le fait Stephen Smith dans son récent *Nérogologie* (Calmann-Lévy, 2004), Theroux croit fermement que «l'Afrique se meurt d'un suicide assisté», entourée des nuées de charlatans de l'aide humanitaire. Au cours de son safari — qui signifie «long voyage» en swahili —, il ne ratera d'ailleurs jamais l'occasion de pourfendre la bonne conscience de l'Occident et sa gentillesse assassine envers l'Afrique.

De la classe des voyageurs professionnels, l'écrivain américain se déplace d'un point de l'atlas à un autre, avec un souci de tout voir et une exhaustivité de guide Bleu. On sent toujours un peu chez lui que la destination importe plus que le voyage. C'est ce qui le placera toujours dans une catégorie différente de celle des Bruce Chatwin, Nicolas Bouvier ou Lieke Joris — plus vagabonds que voyageurs. Mais pour une rare fois peut-être, il se montre réellement sensible. Lui qui a d'habitude la dent longue et qui pratique les sautes d'humeur à la Mark Twain, il se révèle dans ce *Safari noir* presque nostalgique. Souvent dégoûté par la misère et la bêtise brute, mais incapable de renoncer à son amour impérissable pour l'Afrique et ses habitants. Un livre qui choque, enthousiasme et désespère tout à la fois, et qui deviendra bien vite une destination incontournable pour tout voyageur immobile.

SAFARI NOIR: DU CAIRE AU CAP À TRAVERS LES TERRES
Paul Theroux
Traduit de l'anglais (États-Unis) par Dominique Peters Grasset
Paris, 2004, 526 pages

Le «siège périlleux» de Richler



Louis Hamelin

Il y a des noms qui semblent souffrir d'une sorte de déséquilibre: le patronyme y pèse un peu plus lourd que le prénom... Mark Vonnegut Jr., fils de Kurt, a exprimé cette anomalie d'une manière saisissante dans *Eden Express*, le passionnant récit de sa plongée dans la schizophrénie. Je le cite de mémoire: «Quand on faisait les présentations, les autres s'appelaient Gus, Linda, Tommy... Moi, c'était toujours Mark... Vonnegut.»

Emma Richler avait une forte pointe à chauffer lorsque, au milieu d'une carrière d'actrice d'une modestie et d'une discrétion remarquables, elle a choisi de taquiner la muse et d'embrasser, pourquoï pas, le genre de la chronique familiale. Avec, au centre de ce portrait de clan, reconnaissable entre toutes sous le mince déguisement d'un chroniqueur sportif ronchon, la silhouette familière de celui que la narratrice qualifie de «soleil blanc», les métaphores cosmogoniques faisant partie de l'étonnante palette de cette nouvelle écrivaine. La tribu Richler, bien connue, semble-t-il, des anglophones montréalais, se résume le plus souvent, dans l'esprit des lecteurs québécois, à son patriarcat grincheux, atrabilaire et mange-canayen. Je ne vais pas m'embarquer dans ce débat-là. Écrivain québécois de langue anglaise ou auteur canadien, de toute manière, impossible d'y échapper: toutes catégories confondues, le père de *Gursky* et du *Monde de Barney* est probablement le romancier le plus important jamais produit par le Québec. Emma, disais-je, avait de grandes bottes à chauser. Elle s'en tire avec les honneurs et laisse la gloire à son personnage de père.

J'ai bien failli ne pas aimer ce livre, dont le style névrotique et enfantin, au début, semblait posséder le pouvoir d'irriter en moi quelque glande secrète. Richler arrivait à me faire trouver quelconque un sujet préféré tel que l'histoire de la Seconde Guerre mondiale, par exemple, et tout ce qui s'y rattache de près ou de loin. Soyons clairs: j'ai joué avec des GI-Joe moi aussi quand j'étais jeune, mais il ne me viendrait jamais l'idée de consacrer 20 pages au tout début d'un livre. Et puis, au contraire de l'éditeur, je cherchais la «merveilleuse tribu d'hurubertus» décrite en quatrième de couverture et n'arrivais à la voir nulle part à l'œuvre dans ces pages.

Je risquais une attaque de mauvaise foi. Page 151, quand Richler écrit de sa sœur une peu follette que «son vœu lui-même est bizarre, comme par exemple d'acquiescer le pouvoir de voler, ou que toutes ses peluches se transforment en vrais animaux, ou encore qu'elle puisse ne manger que du chocolat, pour toujours, à tous les repas», j'ai haussé les épaules. Cette petite me semblait décidément très normale, sinon même un peu conventionnelle dans ses aspi-

lations. Et je risquais de passer pour ronchon à mon tour si j'ajoutais que la traduction, cette véritable bête noire, m'a encore fait osciller à quelques reprises entre la désespérance et, disons-le, la désopilance. Ça semble inévitable quand on voit traduire «godammit» par «bon Dieu de bois». Où sont passés nos beaux maudits?

Quant au papa, même lui, en dépit de son «espèce de rire de cougar» et de son verre de pur malt, réussissait l'exploit remarquable, compte tenu du matériau de départ, d'être un peu terne et presque oubliable. «Damn it.» J'ai mis du temps à comprendre qu'Emma Richler ne pouvait sans doute approcher son sujet qu'au fil de l'écriture, et avec cette pudeur assez proche, sous ses poses délurées, d'une paralysante timidité (famille, lieu de toutes les gênes et de tous les interdits). C'était son problème, et c'était devenu le mien. Puis, page 174, je suis tombé sur une phrase. «Une famille, écrivait Richler, commence souvent par un rêve qui n'a rien à voir avec soi et s'achève dans un autre, celui de chacun.» C'était le livre expliqué, mais aussi, la preuve que je tenais désormais entre mes mains un morceau de littérature.

Mark Vonnegut Jr. était-il schizophrène à cause de son père? Absurde (donc digne du vieux Kurt), mais j'avoue que ce lien imprévisible m'est revenu en tête lorsque Jemina, dans *Sœur folie*, commence à s'intéresser d'un peu trop près aux couteaux, à faire jaillir le sang de sa paume, comme ça, pour voir, et bientôt de ses poignets. Et lorsque j'ai vu cette manière qu'elle avait, une fois devenue grande, vivant dans son propre appartement, de se repasser les mêmes cassettes de film, en boucle, sans arrêt, agenouillée devant sa télé, pour vérifier que le plus léger détail de l'histoire, d'une fois à l'autre, n'avait pas été modifié. Un peu inquiétant.

Dans cette tribu qui compte trois garçons, deux filles, le père éveillé et bourru, drôlement attachant que l'on sait, et une mère merveilleuse et parfaite, mais fragile, c'est l'élément féminin, exclusivement, qui paraît menacé de dysfonction, et Jem ne fait pas tellement mystère de l'amour trop grand qu'elle porte à son frère Jude. Laissons le reste aux abonnés du cours par correspondance Freud 101, car il y a beaucoup à faire.

Mais toute famille, semble nous dire Richler, finit par être sauvée dans l'esprit de chacun par la magie de ses propres fabulations. «Qui me laissera enfin saigner?», demande Jem, prête, comme la sœur de Perceval, à mourir pour que son frère trouve le Graal et revienne à la Table ronde occuper le «siège périlleux».

Dans ce livre finalement rempli de scènes extraordinaires, l'éducation d'un enfant est comparée à la maturation d'un bon scotch: «On fait tout ce qu'on peut pour lui pendant une période et vient un jour où on le lâche dans le monde...» Et la fille ajoute: «... à présent le malt est entre les mains du Temps.» Mais c'est le Vieux qui se retourne dans sa tombe.

SŒUR FOLIE

Emma Richler
Traduit de l'anglais par Agnès Desarthe
Éditions de l'Olivier
Paris, 2004, 284 pages

ENTREVUE

Gérard de Cortanze, au nom du père

SÉBASTIEN BARANGÉ

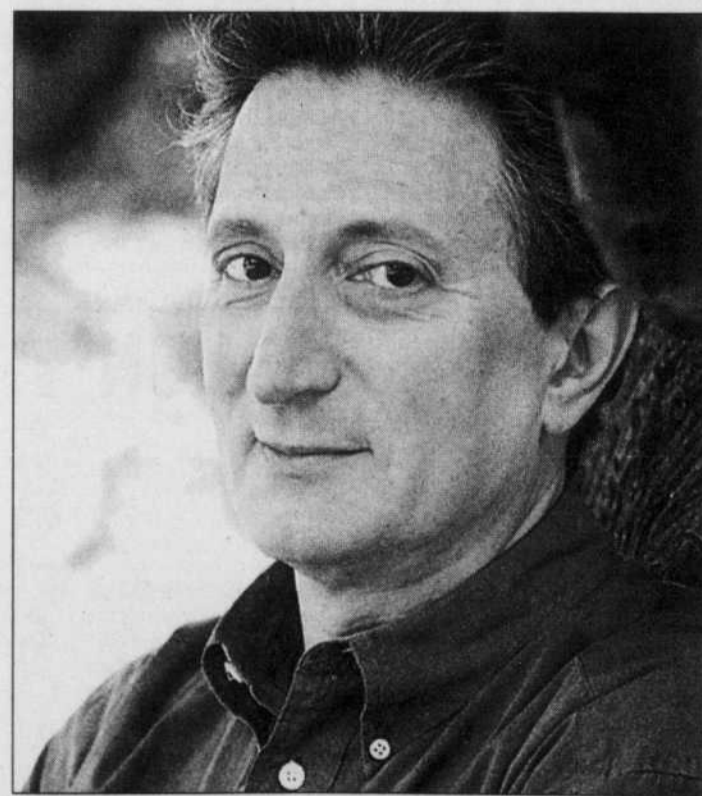
Ses romans sont d'un autre temps. Loin de l'autofiction, Gérard de Cortanze parle de son petit coin de pays, d'épopées romantiques et tragiques, à l'opposé des modes littéraires d'aujourd'hui. Récusant le qualificatif de romancier historique, il préfère le terme de romancier généalogique.

«Dans mes livres, je ne parle que de moi, de mon regard sur la société contemporaine, mais dans la bouche d'un aristocrate piémontais ou d'un bandit de grand chemin du passé.» Michele Pezza, héros de son dernier roman, *Banditi*, a réellement existé sous le nom de Fra Diavolo (Frère du diable), ancêtre de l'auteur, bandit de grand chemin, ou plutôt «héros tragique et rebelle» défendant le Piémont contre l'invasion française de Bonaparte.

Citant Montherlant, Cortanze revendique, pour lui comme pour ses héros, le besoin «d'être un fou de hauteur», de se dépasser, de gravir des montagnes. Petit, son père lui a dit furtivement: «Tu n'es pas un garçon comme les autres». Après avoir découvert l'existence de ses ancêtres, Cortanze écrit aujourd'hui: «Michele avait très tôt estimé qu'un destin particulier lui était réservé.» Il a voulu élucider le mystère de sa généalogie et ne cesse depuis d'y plonger, mêlant réalité historique, destins individuels et fiction.

Genèse de l'œuvre

«Les Vice-Rois était le premier livre où je parlais enfin de mes racines familiales et je pensais qu'il n'y en aurait qu'un», confie-t-il en expliquant la genèse de son œuvre. Du côté du père: l'aristocrate piémontais, un arbre généalogique remontant jusqu'au VI^e siècle, un grand-père qui quitte le château familial en 1893 et s'installe en France. Du côté de la mère: un bandit napolitain, Fra Diavolo. De quoi écrire quelques pages d'un livre, puis un second, un troisième... un prix Renaudot



SOURCE ALBIN MICHEL

Essayiste et biographe de Paul Auster, Jorge Semprun, Hemingway ou Philippe Sollers, Gérard de Cortanze aurait aussi pu l'être de ses aïeux, mais pour eux il a choisi le roman.

au passage, et ça continue. «Ma famille a pendant 1300 ans fait l'histoire de l'Italie, je ne peux donc pas ne pas m'intéresser à l'histoire; mon moyen, c'est la littérature, je fabrique un peu d'histoire parce que c'est dans les gênes», explique Cortanze, émerveillé chaque jour par cette manne.

«Rejeton d'une famille qui a fait l'histoire», Gérard est aujourd'hui ce Cortanze qui a vécu autrefois l'invasion de Milan par les Autrichiens, cet autre qui a quitté le Piémont envahi par Bonaparte pour la route de l'Inde et ses théiers, celui enfin qui voit Mussolini prendre le pays en 1922. «Rien ne disparaît jamais, tout se stratifie, tout s'accumule, tout se fonde dans un présent éternel», écrit Cortanze dans *Banditi*, son plus récent livre publié chez Albin Michel.

Le présent éternel de ses héros est aussi le sien.

Essayiste et biographe de Paul Auster, Jorge Semprun, Hemingway ou Philippe Sollers, il aurait aussi pu l'être de ses aïeux, mais pour eux il a choisi le roman. Grâce à la fiction, il peut éluder «tout ce qui me gêne, je n'en parle pas». «Le roman, c'est la vérité atteinte par le mensonge, souligne Cortanze citant Vargas Llosa. Il y a des trous de l'histoire et le rôle du romancier peut être de remplir ces trous, d'apporter un embryon de réponse; la littérature peut donner beaucoup de réponses à l'histoire.»

BANDITI

Gérard de Cortanze
Albin Michel
Paris, 2004, 464 pages

Lire plus, lire mieux, lire...

NUIT
BLANCHE

Au sommaire du numéro 94
en librairie le 2 avril 2004

La littérature équatorienne

La littérature de l'Équateur n'est pas la plus connue des littératures latino-américaines, d'où l'intérêt du dossier que *Nuit blanche* lui consacre.

A. Darío Lara de l'Académie équatorienne de la langue espagnole et de l'Académie nationale de l'Histoire, propose dans son article, «Des aravicos aborigènes à la première génération du XX^e siècle», un large survol des lettres équatoriennes. Auteurs, mouvements littéraires et écoles y sont situés dans leur contexte socio-historique.

La littérature équatorienne de 1920 à 1960 a connu un brillant essor, comme le souligne José Enrique Ojeda dans son article.

Le poète belge Fernand Verhesen se penche sur l'œuvre de Jorge Carrera Andrade (dans le site Internet: www.nuitblanche.com).

Galo Galarza présente le paysage littéraire actuel des lettres équatoriennes. Nous offrons une traduction inédite d'un extrait d'un roman d'Alicia Yáñez Cossío par l'écrivain et traducteur Louis Jolicœur.

Également au sommaire du numéro, un article sur Christian Mistral par François Lavallée; les rubriques «Écrivains méconnus du XX^e siècle»: Jean-Richard Bloch par Paul Renard et «Le livre jamais lu» par Renaud Longchamps.

Exclusivités Internet dans www.nuitblanche.com:

un concours avec des livres à gagner

la rubrique «Littérature jeunesse» par Laurent Laplante
Pierre Boule par Jean-Pierre Tusseau
des commentaires de lecture et des nouvelles de l'édition

Offrez-vous un abonnement: 4 numéros pour 26,17\$ (t.t.c.)
Les abonnés ont accès gratuitement au site Internet de *Nuit blanche*

Nom: Prénom:

Adresse:

Ville: Code postal:

Tél.: Courriel:

Par carte de crédit Visa n°:

Date d'expiration: Ci-joint mon paiement par chèque

Envoyez votre chèque à l'ordre de *Nuit blanche*, 1026, rue Saint-Jean, bureau 403,
Québec (Québec), G1R 1R7 Tél.: (418) 692-1354 Télécop.: (418) 692-1355

ESSAIS

Des idées pour la saison

Qui d'autre qu'Andrée Ferretti, la plus constante et la plus entière de tous les indépendantistes québécois, pouvait s'atteler à la tâche de réunir les grands textes de cette tradition en une anthologie qui servirait à la fois d'outil de connaissance de notre histoire et de source d'inspiration pour stimuler l'engagement des timorés et des incédés «sur les chemins de la révolution nationale, c'est-à-dire de la réalisation conjointe et indissociable de l'indépendance politique et de l'émancipation sociale»?

Andrée Ferretti n'est même pas, et surtout pas à certaines heures, péquiste. Elle est, et tout le sens de son engagement est résumé par ce mot, indépendantiste. Pure et dure? On l'a dit. Elle rejette quant à elle cette logique plutôt tordue de la plus ou moins grande pureté pour lui préférer, tout simplement, celle de la cohérence: «Passer du devoir de résistance au devoir de liberté, tel est le sens primordial, et le premier objectif, des luttes menées par le mouvement indépendantiste [...]»

En 1992, avec le regretté Gaston Miron, elle publiait, aux Éditions de l'Hexagone, la première tranche de ce projet sous le titre *Les Grands Textes indépendantistes, 1774-1992*. Composée de textes collectifs (manifestes de mouvements politiques et sociaux) et de textes d'auteurs (de Chevalier de Lorimier à Pierre Perrault en passant par Papineau, Groulx, Barbeau, Chaput, d'Allemagne, Bourgault, René Lévesque, Vadeboncoeur, Monière et plusieurs autres), cette première anthologie illustrait la naissance, l'évolution et la permanence de l'idée d'indépendance. À l'époque, l'accord du Lac-Meech venait d'échouer et les souverainistes relevaient la tête. Cette anthologie, un document fondamental à valeur historique et intellectuelle, venait à point.

La suite, on le sait maintenant, fut intense: trois années de militantisme préréférendaire d'abord, suivies du match presque nul de 1995, qui n'en fut pas moins vécu comme une défaite par les indépendantistes dont le combat, ancré dans une longue tradition et, partant, résistant aux aléas de l'histoire continue depuis. Ce sont ces enthousiasmes et cette relance, marqués au sceau de la nécessité, qui animent les pages de ce tome deux des *Grands Textes indépendantistes, 1992-2003*. De jadis à naguère jusqu'à aujourd'hui, la face du monde a changé et les arguments d'hier ne s'expriment plus, maintenant, dans le même contexte et sur le même ton, mais, insiste



Louis Cornellier

Andrée Ferretti, «la nécessité d'inscrire le destin de la nation québécoise dans son histoire réelle», elle, perdue, d'où la nécessité tout aussi pressante de ne pas laisser se perdre les voix qui ont dit, disent et redissent les raisons de cette lutte.

La première de ces raisons, c'est, bien sûr, la défense de la langue française puisque, comme l'écrivait Doris Lussier en 1993, «ce qui définit une nation, c'est la culture, et l'élément le plus important de la culture, c'est la langue». Raison pour laquelle, ajoutait Lussier, il est «scandaleux que tous les partis politiques québécois ne soient pas souverainistes tant il apparaît évident que c'est dans l'indépendance seulement que se trouve notre salut».

Maître de l'argumentation carrée qui va à l'essentiel sans détour, Pierre Bourgault, lui, refusait les arguties temporisatrices des «marchands de tapis». Même si la fédération canadienne était «payante», écrivait-il en 1994, l'indépendance ne perdrait rien de sa nécessité «parce qu'il vaut mieux gérer ses propres affaires que de les laisser gérer par les autres». Attendre le moment propice, une meilleure conjoncture? Erreur, puisque «l'indépendance n'est pas une récompense pour les peuples parfaits mais un instrument essentiel à qui veut le devenir». Lise Bissonnette, dans un lumineux éditorial du *Devoir* publié quelques jours avant le référendum de 1995, en arrivait, après plus de détours dialectiques, à la même conclusion: «La souveraineté est la conclusion d'un pacte manqué et le début d'un retour à l'égalité.» Ferretti la corrigerait: le début de l'aventure de la liberté.

Impossible, évidemment, de citer dans le texte tous les auteurs retenus par la militante et parmi lesquels figurent, entre autres, Guy Bouthillier,

Élaine Audet, Claude Beausoleil (dont l'appel «à ceux venus d'ailleurs» est superbe), Paul Chamberland, Hélène Pelletier-Baillargeon, Denis Monière, Claude Bariteau, Pierre Dubuc, Hélène Pedneault et Robert Laplante.

Des absents de marque? Il y en a et, quoi qu'en pense Andrée Ferretti (qui les accuse, non sans raison d'ailleurs, «de dénationaliser la question nationale en rapetissant la définition de la nation»), Michel Seymour et Gérard Bouchard méritaient une place dans ce florilège. Quant à elle, la quasi-absence de Fernand Dumont, dans l'un ou l'autre des deux tomes, sidère.

Cela étant, d'autres, qu'on n'attendait pas, y sont et constituent la plus belle surprise de ce projet. On a dit parfois que l'idée d'indépendance appartenait à une génération qui n'avait pas su, faute de la faire aboutir, la transmettre. Le philosophe Serge Cantin a d'ailleurs raison de s'inquiéter de «l'indifférence croissante de ceux que l'on appelle désormais les Québécois francophones vis-à-vis de la question de leur identité nationale». Il faut pourtant lire les textes des jeunes Dave Ancil et Mathieu Bock-Côté pour constater que le fil de la tradition indépendantiste n'est pas brisé.

Dans un des plus beaux textes de cette anthologie, le premier parle de son désir d'un «récit partagé» et du «rêve du pays à venir» dont l'héritage et l'espoir «pouvaient certainement réconcilier la modernité de mon père avec l'authenticité de mon grand-père». Quant au second, dans une réflexion brillante et sensible aux accents dumontiens qui traite de la filiation avec notre passé et de notre «mode d'appartenance à la condition humaine», il écrit: «C'est contre l'oubli de notre condition qu'une interprétation sensible à la fragilité québécoise peut être menée, source possible d'une revitalisation de notre imaginaire. [...] Il s'agit enfin de dévoiler ce qui sommeille sous les décombres, soit la certitude de notre existence.»

Andrée Ferretti, et cet ouvrage en témoigne de belle façon, ne désarme pas. «Toutes les variations de l'esquive ayant été épuisées», écrit-elle, le temps devrait être à la lucidité, au courage et à l'audace, c'est-à-dire à l'indépendance. Avec le PQ? Entre autres, répond-elle, mais pas seulement, et sous surveillance. Moins draconien, son frère d'armes Yves Michaud, dont la pensée à ce sujet rejoint celle d'une majorité de militants, emprunte les mots



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Pour Andrée Ferretti, le temps devrait être à la lucidité, au courage et à l'audace, c'est-à-dire à l'indépendance.

d'Aragon pour résumer son rapport au PQ: «Je sais qu'il est plein de défauts, mais je n'ai que celui-là.» Des idées pour la saison? Ces ouvrages en sont pleins.

louiscornellier@parroinfo.net

**LES GRANDS TEXTES
INDÉPENDANTISTES, 1774-1992**
Andrée Ferretti et Gaston Miron

**LES GRANDS TEXTES
INDÉPENDANTISTES, 1992-2003**
Andrée Ferretti
Typo
Montréal, 2004, 688 et 368 pages

PHOTOGRAPHIE

Un autre Israël

**DIASPORA - TERRES
NATALES DE L'EXIL**

Frédéric Brenner
Éditions de la Martinière
Paris, 2003, deux tomes:
328 et 158 pages

GEORGES LEROUX

Les images de Frédéric Brenner recueillies dans cet album proviennent d'une longue pérégrination dans le monde de la diaspora juive pendant une quinzaine d'années. Déjà bien connu par plusieurs albums, le photographe veut ici présenter une diversité de cultures d'accueil où l'identité juive se maintient en se différenciant. Ces terres natales de l'exil sont dispersées à travers le monde: de l'Europe romaine, où on trouve autant des ouvriers que de grandes familles, à l'image de ce rabbin monté sur une jonque dans la baie de Hong Kong, c'est tout le destin d'Israël qui est présenté dans sa dissémination historique. Montréal, trop peu représenté, et New York, grandes villes du hassidisme, appartiennent à l'enquête de

cet artiste inquiet. Mais ce sont peut-être les images présentant la culture la plus ancienne, le Yémen en particulier, qui sont les plus parlantes: elles offrent en effet l'illusion de la proximité de l'origine, de ce moment où Israël était encore une culture du désert. Quel contraste avec ces images des pays de l'Europe orientale, remplies d'ouvriers que rien ne semble pouvoir relier à leur judaïté!

Les questions que pose ce livre important sont nombreuses et tournent toutes autour de la tension entre le maintien de l'identité et le passage à la différence. Presque toutes les images sont accompagnées, dans un deuxième tome, de commentaires signés par des écrivains et des philosophes connus, chacun faisant l'effort de lire l'image dans le prisme de la diaspora: comment ce qui est représenté illustre le destin de dispersion tout en recueillant l'identité.

Beaucoup de ces images n'exposeraient aucun signe perceptible de cette identité si elles ne nous étaient pas présentées. De Jacques Derrida à George Steiner,

ces auteurs s'engagent aussi dans une lecture autobiographique, les images étant souvent investies de souvenirs qui rappellent l'identité et la perte de l'enfance. De cette manière, ils contribuent à exposer la pensée de l'identité qui est dans chacune des scènes captées par le photographe. Ce qu'est Israël aujourd'hui réside peut-être davantage dans ces diasporas de la culture que sur le territoire brûlant où la violence interdit de poser la question. Plusieurs de ces images sont certes tentées, comme cette fête de Purim dans le quartier Mea Sharim de Jérusalem, par un repli sur le monde rabbinique, mais la grande majorité expose une judaïté ouverte et acceptant son existence diasporique.

Ce livre est enfin l'œuvre d'un artiste de l'image. Les photographies de Frédéric Brenner sont de subtiles compositions, où une mise en scène souvent dramatique brise au départ la prétention documentaire. Elles sont toutes empreintes d'un regard sur la culture juive où se lit un amour d'Israël profond et libre. Chacune peut ins-

pirer une méditation qui reconduira aux apories politiques du présent mais aussi aux sources bibliques et à l'injonction prophé-

tique de l'accueil et de la diversité. En ces temps où l'image juive est menacée par son absorption dans une rhétorique violente qui la sert

si mal alors que la politique l'enferme dans un mur de béton, ce livre est le témoignage d'un autre Israël, divers, pluriel et ouvert.

**LES ÉDITIONS DU NOROÏT
AU FESTIVAL METROPOLIS BLEU**

Lancement Printanier
Des livres de : G. Amyot, E. Turcotte, H. Dorion, M. Leclerc, J. Ouellet, L. Dupré, Y. Gosselin, J. Pont, R. Melançon, D. Solway ainsi que les auteurs des collectifs sur Saint-Denis Garneau et Hélène Dorion.
Samedi, le 3 avril, à 19 heures, à la librairie du festival (salle Jeanne Mance)

Hommage à Hélène Dorion
Avec la participation de : Paul Bélanger, Guy Cloutier, Denise Desautels, Louise Dupré, Pierre Filon, Marie-Andrée Lamontagne, Corinne Laroche et Bertrand Laverdure.
Dimanche, le 4 avril, à 16 heures, à la librairie du festival (salle Jeanne Mance)

Présence de Jaume Pont (Catalogne)
Auteur de *Vol de cendres*, lira :
Vendredi, le 2 avril, à 19h30
Samedi, le 3 avril, à 21h (salle Mont Royal)
Bienvenue à toutes et à tous :
Hôtel Hyatt Regency, Montréal, 1255 rue Jeanne Mance (métro Place-des-Arts)
www.lenorait.com • www.blue-met-bleu.com

Triptyque
www.generation.net/tripty
triptyque@editiontriptyque.com
Tél.: (514) 597-1666

**Marie-Paule Villeneuve
Derniers quarts
de travail**
MARIE-PAULE VILLENEUVE
Derniers quarts de travail
nouvelles, 112 p., 17 \$
Derniers quarts de travail résume en dix nouvelles des segments de vie de travailleurs: une journée dans la vie de François qui se fait congédier, d'Anna qui claque la porte ou de Jean-Yves qui carbure aux antidépresseurs.
Les petits métiers de ces protagonistes sont ici de véritables miroirs de l'âme.

**Mathieu Arsenault
Album de finissants**
Album de finissants
récit fragmenté, 142 p., 18 \$
«M. Arsenault trouve le ton juste, réaliste à l'occasion mais le plus souvent poétique, pour exprimer dans un registre plausible tous les sentiments, même confus, qui hantent ses jeunes personnages. On ne peut qu'admirer sa démarche pleine de tact et de respect. Album de finissants, un essai en forme de tableaux, est une extraordinaire réussite.»
Réginald Martel, *La Presse*

LES ÉDITIONS D'ART LE SABORD
vous invitent au lancement de ses nouvelles parutions,
le mercredi 7 avril 2004 à 17 h.
Au Bar Le St-Sulpice, 1680, rue St-Denis, Montréal
(819) 375-6223

Exosphère
Livre de poésie de
**MARJOLAINE
DESCHÈNES**
Collection RectoVerso

**Dictionnaire usuel
des arts plastiques**
Ouvrage de référence
de **MARIE SAMSON**
Collection Le Sabord

Livre-livre
Essai sur la démarche
de création de
LOUISE PAILLÉ
Collection Excentriq

**Vents rouges,
Trois-Rivières 1908**
Roman historique de
LYNE LAVERDIÈRE
Collection Cercle magique

BLOC-NOTES

Le théâtre des femmes

Les femmes dramaturges entretiennent un rapport particulier avec le théâtre. Des courants souterrains, des langages secrets les relient entre elles. Dans le champ des hommes, on sent moins de points communs. Faut dire qu'ils écrivent pour la scène depuis plus longtemps qu'elles.

L'inspiration des femmes fluctue au fil des décennies d'ailleurs. Eh non! L'heure n'est plus aux grands réquisitoires féministes. Aujourd'hui, leurs œuvres passent plutôt par la sphère intime pour déboucher sur l'universel.

D'une pièce à l'autre, je n'en finis plus de voir ces femmes dramaturges prendre sur leur dos les angoisses du monde moderne: les guerres, la déshumanisation des villes, les dégâts sur la planète. En général, elles font de terribles constatations d'une voix douce, et leurs propos en deviennent inquiétants encore: un peu prophétesses, un peu pythies sur les bords. On ne refait pas ses gènes ou les rôles acquis au long des millénaires en prenant la plume pour s'exprimer.

Aveugle, sans connaître le nom de l'auteur, je pourrais, à l'écoute d'une pièce, déceler tout de suite si c'est un il ou une elle qui l'a conçue, tant le mode d'expression diffère d'un sexe à l'autre, au théâtre surtout, où rien n'est enrobé, où l'os du texte est à nu.

À quelques exceptions près, on reconnaît la pièce d'une femme à son regard en biais posé sur les passants, sur ses proches, aux questions lancées en l'air sans espoir de réponses, aux modulations inquiètes



Odile Tremblay

de la voix, au texte incantatoire maintes fois scandé de répétitions. Des thèmes récurrents circulent entre l'une et l'autre: la perte d'identité, le deuil des proches, la solitude, l'intuition d'un futur sombre à éviter, si cela se peut.

Quand la pièce est réussie, quand le texte a du répondant et que les interprètes savent faire oublier qu'ils en sont, je me coule dans ce théâtre-là. Il m'est livré en petites touches de peinture qui n'annoncent pas leurs couleurs, en émotions retenues, avec des vérités murmurées que le spectateur peut choisir de ne pas entendre.

Je me dis: tiens donc! un homme aurait exprimé ça autrement. Autour de moi, d'une fois à l'autre, quelques spectateurs masculins se tortillent ou regardent au plafond, faute de toujours s'identifier à ces codes d'intimité. Moi, je m'y sens en terrain familier.

Entre deux théâtres de Montréal, j'ai entendu ces

derniers jours des pièces féminines se faire étrangement écho. Les liens semblaient si évidents entre *Le Collier d'Hélène* de Carole Fréchette au Théâtre d'Aujourd'hui et *La Noirceur* de Marie Brassard à l'Usine C qu'on en demeura sidérés.

Les deux pièces avaient circulé devant des publics étrangers avant d'atterrir à Montréal, même si *La Noirceur* fut d'abord lancée ici au Festival des Amériques. Faut dire que son texte a beaucoup changé depuis le temps.

Deux espaces théâtraux différents donc, mais, coup sur coup, un duo de personnages se retrouvait sur les planches: une femme en gros plan et un homme dans son ombre, en faire-valoir. Deux «one woman show» qui n'osaient dire leur nom.

Chacune des héroïnes cherchait un bonheur perdu. En fond de scène, des décors urbains étaient dévinés ou projetés avec leurs immeubles, les ruines du passé, le bruit des klaxons, les cris, des visages à la fenêtre regardant d'affreux accidents qui broyaient des vies humaines.

La pièce de Carole Fréchette était plus unifiée que celle de Marie Brassard. En contrepartie, cette dernière séduisait par la stylisation de la mise en scène. Chose certaine, je ne me suis pas ennuyée au théâtre avec ces femmes-là.

Sur un siège ou sur l'autre, rue Saint-Denis ou rue Elgin, j'écoutais leurs musiques discrètes, insistantes, fines, sensibles, entre confidences intimes et divinations collectives. En décrochant ici et là. Puis les voix des femmes me rattrapaient au détour avec

une anecdote dramatique, la description d'un décor, la mélancolie de leurs quêtes inutiles.

Dans *Le Collier d'Hélène*, c'est à Beyrouth que circulait une étrangère (incarnée par Diane Lavallée), dans une ville survivant à ses propres cataclysmes. Hélène y cherchait le collier tombé de son cou. Deuil dérisoire qui se heurtait aux tragédies familiales des Libanais hébétés sur les ruines de leurs vies. Le frivole et le grave s'y mariaient avec une sorte de grâce désespérée, renvoyant dos à dos l'orpheline d'un bijou et les survivants d'une tuerie dont l'absurdité colorait toutes les répliques.

Dans *La Noirceur*, entre Montréal et New York, Marie Brassard, toute frêle, se profilait devant des images vidéo représentant la rue Ontario et des phares d'autos enfilés dans la nuit. L'interprète fétiche de Robert Lepage s'y dévoilait tout en gardant ses mystères, sautant d'un sujet à l'autre: l'absence insoutenable de son amoureux, le centre-ville de Montréal devenu sans âme, prêt à détruire les derniers îlots d'humanité pour mieux s'embourgeoiser. Elle livrait des mises en garde tamisées, sans avoir l'air d'y toucher, comme Laurie Anderson dans ses monologues-performances.

Au théâtre des femmes, j'aime me laisser guider à travers les rues de leurs villes, tantôt en elles, tantôt en moi, dans la géographie des perceptions féminines; un continent qui paraît si lointin, ou si proche, selon le sexe qu'on a.

otremblay@ledevoir.com

VITRINE DU DISQUE

Dans le jardin de George

THE DARK HORSE YEARS 1976-1992

George Harrison
Dark Horse (Parlophone/EMI)
Coffret

C'est exprès, vous pensez bien: ce coffret rassemblant les disques enregistrés par George Harrison du temps qu'il œuvrait sous la bannière Dark Horse Records chez la multinationale Warner paraît au moment où — c'est pas trop tôt, deux ans après sa mort et pas mal d'années après John et Paul — l'on intronise le Beatle tranquille au Rock'n'Roll Hall of Fame de Cleveland. Convergence un brin télégraphiée, qui explique sans doute pourquoi on a tourné les coins rond au département du contrôle de la qualité: ainsi, le splendide livre à couverture rigide qui accompagne les disques et contient le DVD est-il fardi de coquilles.

Parallèlement, les livrets des albums individuels sentent le vite fait: plutôt que de chercher des citations de Harrison évoquant ses chansons dans l'une ou l'autre entrevue, on s'est contenté de copier-coller des extraits de son livre *I Me Mine*, paru en 1980, qui ne concernent évidemment que les chansons d'avant l'année de publication. On n'a pas non plus fouillé longtemps dans le tiroir aux démos et raretés: l'acheteur n'obtient qu'un titre de plus par album, sauf pour *Cloud Nine*, qui en offre deux. N'importe quel fan sait ce qui manque: les exquises *Sat Singing*, *Flying Hour*, *Abandoned Love* et *Lay Your Head*, la reprise de Dylan *I Don't Want To Do It*, l'excellente *Cheer Down*, la rarissime *Mo* dédiée au patron de Warner, etc. Le DVD est tout aussi incomplet: pourquoi laisser de côté les clips d'*All Those Years Ago* et de *Blow Away*? Il faut croire qu'on nous réserve une «Anthology» à la Beatles pour un prochain anniversaire.

Je maugrée comme un fan parce que ce sont les fans de George Harrison qui abouleront le gros brun demandé en magasin pour ce boîtier haut de gamme. Avoir acheté *The Dark Horse Years 1976-1992*, je serais comme eux: à la fois en deçà de mon désir et absolument heureux. Oui, extrêmement heureux quand même. Heureux de retrouver ces chansons tant aimées, si intimement côtoyées durant ces années où nous étions passablement moins nombreux à nous procurer d'office les productions d'ex-Beatles. En vérité, à quelques succès de palmarès près (*Blow Away*, *All Those Years Ago*, *Got My Mind Set On You*), tout ce pan du catalogue de Harrison est méconnu. Entre fans, c'était presque notre secret, et nous chérissions chaque nouveauté comme un cadeau personnel. Je me revoyais débattant chacun de ces disques, puis scrutant les listes de musiciens en espérant

qu'il y ait Ringo à la batterie ou Clapton aux guitares. C'est fou comme c'était important.

J'écoute aujourd'hui ces albums et constate à quel point ils existaient en dehors de leur temps. Bien sûr, le saxo de *Crackerbox Palace* sonne *seventies* comme le saxo de l'orchestre de *Saturday Night Live*, les synthés de *Wake Up My Love* dénoncent les années 80 et la patte du réalisateur Jeff Lynn pèse un peu trop lourdement sur *Cloud Nine* (l'album-retour de 1987), mais l'essentiel de la production de Harrison ne ressemblait à rien d'autre qu'à du Harrison. Ces solos si mélodieux à la guitare slide, ces accords si recherchés, ces strummings enveloppants, ces délicats jeux d'harmonies étaient ceux d'un gentleman-guitariste-chanteur vivant le plus clair de son temps dans son jardin anglais, pas le travail d'une rockstar en quête d'accolades. Tout le charme de chansons aussi facultatives que *Pure Smokey* (hommage à Smokey Robinson, premier roi de Motown), *Here Comes The Moon*, *That's The Way It Goes* ou le délicieux pastiche beatlesque *When We Was Fab* tient à cette absence d'ambition: p'tit George ne cherchait plus qu'à bien vivre et, de temps à autre, à jouer de la bonne musique pour qui en voulait.

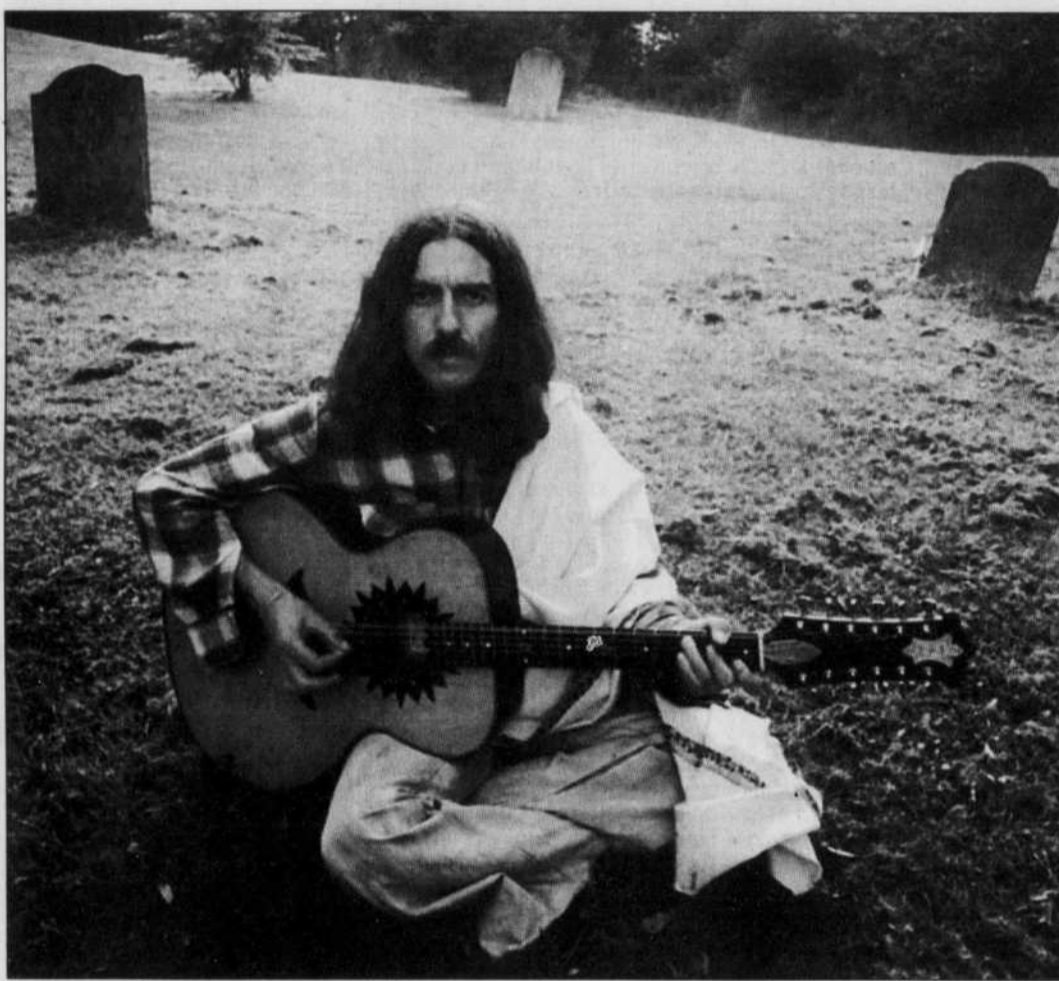
Ce n'était pas pour autant un dilettante: sa maîtrise de la ballade plaintive en mode mineur allait grandissant avec les ans. M'apparaissent encore plus belles et plus poignantes aujourd'hui — et magnifiquement servies par le transfert en audionumérique — les *Beautiful Girl*, *Circles* (rescapées des Beatles), *Life Itself*, *Your Love Is Forever*, *Just For Today* et autres *Someplace Else*, toutes dignes de resplendir auprès des *Something* et *All Things Must Pass*. Moins bouillie-mique de travail que Paul McCartney, moins pourfendeur de portes ouvertes que John Lennon, moins cabotin que Ringo Starr, Harrison était un sensible et un appliqué. À travers les huit disques de ce boîtier — les cinq albums studio de la période, le double *Live In Japan* en format SACD, plus le DVD exclusif —, la plus forte impression est humaine: celle d'avoir renoué avec un ami perdu.

Sylvain Cormier

JOURS DE MER

Émile Campagne
Folle Avoine (Universal)

Il avait 78 ans quand parut l'éponyme *Émile Campagne*. Et voilà que le fermier chantant de Willow Bunch, Saskatchewan, remet ça. En l'année de ses 82 fières chandelles se poursuit gaillardement ce qu'il faut dorénavant appeler une carrière. Monsieur Émile, faut-il rappeler, est le patriarche des Campagne, famille dont on connaît déjà les enfants: Suzanne, Annette, Michelle et Paul, dans nos parages depuis plus de vingt



TERRY O'NEILL

George Harrison du temps qu'il œuvrait sous la bannière Dark Horse Records.

ans en tant que Folle Avoine, puis Hart Rouge, groupe folk-pop de qualité; mais aussi Carmen, championne de la puériculture en chanson et de la traite de ruminant en Alaska. Eh oui, toutes ces voix justes et belles furent déchantées au moins en partie de la sienne, juste et belle itu.

Comme pour le premier album, la progéniture entoure ici le paternel, lui fournissant l'écrin de guitares et de chœurs dans lequel le bel Émile peut raviver en toute aisance les ancestrales chansons qui constituaient le palmarès des randonnées d'auto et des fêtes de famille. Cette fois-ci, parti pris a priori étonnant, l'homme des plaines chante des chansons de mer et de marin, admirables airs de Botrel (*Entendez-vous la mer qui chante*, *La Paimpolaise*) ou de François Budet (*Loguivy de la mer*), mais surtout d'illustres inconnues du répertoire traditionnel (*Marins de Groix*, *Partons la mer est belle*). Logique des grands espaces, comprend-on: les horizons, les verts, les bruns ou les bleus, se ressemblent un peu. C'est ce que veut signifier Monsieur Émile quand il reprend en point d'orgue de l'album *Les Jours de plaine* que Daniel Lavoie confia à ses ouailles: «Y a des jours de plaine on voit jusqu'à la mer.» De fait, ce disque est un coquillage: quand on y colle l'oreille, on entend la marée.

S. C.

ROCK

MISERY IS A BUTTERFLY

Blonde Redhead
(4AD - Select)

Sur *Misery Is A Butterfly*, on devine que Blonde Redhead n'est plus tout à fait la même formation. Après la tempête, le calme et le mystère s'installent peut-être pour de bon. Alors qu'on pouvait très bien attendre au pire (un passage douteux de l'étiquette Touch & Go à 4AD), le trio mixte (trop souvent comparé à Sonic Youth) délaisse le bruit à outrance pour une orchestration aux accents naïfs et mélodiques. Avec l'aide de Guy Picciotto à la réalisation et du très sous-estimé arrangeur Eyvind Kang, le groupe enrobe ses fragiles compositions de violons baroques et de clavecin. Dès *Elephant Woman*, une tension plutôt subtile s'immisce au fil de cet univers qui renvoie autant aux musiques de Jean-Claude Vannier qu'à l'écrivain Thomas Mann. Plutôt calme, ce rock va dans le sens du rêve et des idées sombres. On sait qu'intérieurement, Blonde Redhead lutte encore avec ses propres démons. Sur la pièce-titre, la tourmente atteint son paroxysme. Sans jamais tomber dans la mièvrerie, il est assez rare qu'une formation décide de si bien vieillir. En spectacle avec The Unicorns le 8 avril au Club Soda.

David Cantin

THEY WERE WRONG, SO WE DROWNED

Liars
(Mute - EMI)

Il n'est pas rare qu'une formation décide tout à coup de saborder son avenir. On pense instinctivement à des groupes-cultes comme Young Marble Giants et A Certain Ratio, voire Public Image Limited qui, à une autre époque, décidait de tout remettre en question sans prévenir. En 2004, les membres de Liars cherchent eux aussi à brouiller les pistes d'un rock expérimental à la limite du bruitisme. Sur *They Were Wrong, So We Drowned*, on est donc très loin des Strokes ou d'Interpol. Plus tortueux que jamais, Angus Andrew et Aaron Hemphill font table rase afin de mieux repartir à zéro. Avec ce deuxième album, on a droit à une forme de sorcellerie malsaine où les guitares malades ainsi que les enchaînements nerveux se succèdent sans trop de cohérence. Malgré une première écoute plutôt difficile, on finit par accepter la folie créatrice qui s'empare de cette ancienne formation new-yorkaise. Étrange et disparate, le résultat peut séduire ou rebuter, selon l'humeur. Est-ce du masochisme ou un acte de courage? Le tout se termine par des chants d'oiseaux. À vos risques et périls.

D. C.

CLASSIQUE

MAGDALENA KOZENA

Ravel: Chansons madécasses. Chostakovitch: Satires. Respighi: Il tramonto. Schulhoff: Drei Stimmensbilder. Britten: A Charm of Lullabies. Magdalena Kozena (mezzo), Marcolm Martineau (piano), Henschel Quartett, Paul Edmund-Davies (flûte), Jiri Barta (violoncelle). Deutsche Grammophon 471 581-2.

Que de chemin parcouru depuis cet automne de 1999 où Deutsche Grammophon se décidait à diffuser internationalement un disque réalisé pour le territoire tchèque, dans lequel une mezzo d'une chaleur expressive renversante, médiocrement accompagnée par une bande de baroqueux locaux, chantait des airs de Bach. Les baroqueux sont restés chez eux, mais la chanteuse s'est très vite exportée. Magdalena Kozena, convoitée par les scènes internationales, est devenue une incontournable des enregistrements de Marc Minkowski, a connu une expérience scénique malheureuse dans *Orfeo* de Gluck, perdue dans un rôle trop lourd pour elle et perturbée par le culte de la gestulation prôné par Bob Wilson. Elle a même (à moitié) raté un disque, ses *Airs français*, pas tous adaptés à ses moyens vocaux. Mais ici, avec ce parcours éclectique dans l'Europe vocale du XX^e siècle, nous avons un nouveau sans-faute. Bien davantage, ce disque est une formidable initiative et un grand accomplissement artistique. D'abord, le récital reflète parfaitement l'ouverture et la curiosité de la chanteuse. Très francophile, elle épouse voluptueusement les sinuosités des *Chansons madécasses* de Ravel. Ensuite, le récital rend partout justice à une voix souple, magnifiquement projetée et évocatrice. Enfin, il illustre la large palette expressive de Kozena, qui se fait si bien mordante dans les *Satires* de Chostakovitch, câline dans certaines berceuses de Britten ou le second portrait de Schulhoff... C'est cette tendre attention portée à la ligne et au mot, cette longueur de souffle et ce timbre de rêve qui font de Magdalena Kozena l'une des chanteuses majeures de notre temps.

Christophe Huss



Salon du livre de Québec

LE DEVOIR

CARNIER SPÉCIAL
PUBLIÉ LE SAMEDI

10

AVRIL

TOMBÉE PUBLICITAIRE
LE 2 AVRIL